

# Le *S*yndrome du *Colibri*



par  
**Philippe HENAULT**

 **éditions**

# Le Syndrome Du Colibri

*Par*

*Philippe Henault*

© 9 éditions – Philippe HÉNAULT

ISBN : 978-2-37727-125-2

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes des paragraphes 2 et 3 de l'article L. 122-5, d'une part, que les "copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective" et, d'autre part, sous réserve du nom de l'auteur et de la source, que les "analyses et les courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique ou d'information", toute

représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

## Table des matières

[Chapitre I](#)

[Chapitre II](#)

[Chapitre III](#)

[Chapitre IV](#)

[Chapitre V](#)

[Chapitre VI](#)

[Chapitre VII](#)

[Chapitre VIII](#)

[Chapitre IX](#)

[Chapitre X](#)

[Chapitre XI](#)

En l'honneur du mariage de nos enfants

Tiffany & Nicolas

## Chapitre I

— Comment va-t-il ?

L'inquiétude transperçait dans sa voix. Elle avait eu l'information rapidement, trop rapidement. Laisant tout en plan, elle stoppa son énorme dossier complexe de faux, usage de faux, prise d'intérêts, trafic d'influence, et ce n'était pas fini... Il y avait aussi ce délicat dossier. Un père qui avait mordu sa fille de deux ans jusqu'au sang. Une maltraitance caractérisée. Elle serait inflexible !

Elle arriva, pressée, à l'hôpital. On lui indiqua le service de réa. Ses yeux profonds en amande de renard dévoilaient sa torpeur. Elle attendait, sans le vouloir, de recevoir la réponse à sa question tant redoutée. Elle avait quitté son bureau au palais si

précipitamment qu'elle en avait oublié l'un de ses portables. Heureusement, le privé était dans son sac. Il y était toujours. Comme ça, pas besoin de le chercher. C'était sa place à demeure. Elle avait laissé Indy, sa west highland blanche, auprès de son assistante, Anne-Sophie. Elle aurait préféré poursuivre son travail. Mais voilà, elle devait venir. Son cœur frappait trop fort. Elle attendait.

Elle avait posé cette question à la secrétaire. Brigitte, dit « Brigou » dans le service, n'y avait pas répondu. Grande, mais petite derrière son bureau, elle était la « boute-en-train » de l'équipe de réa.

Il faut dire que dans ce service, l'on côtoyait la mort au quotidien. La mort était leur vie. Elle était bien dans ce service. Elle n'était pas indispensable, mais estimait qu'elle était essentielle. Réconforter les familles ou les amis des personnes hospitalisées, c'était son

sacerdoce. Elle le vivait comme les nonnes en plénitude de leur vocation.

C'était sa vocation à elle, apporter du bien autour d'elle. Être bienveillante, porteuse d'espoir et d'amour. Parfois, c'était les médecins, les internes ou les infirmières qui venaient auprès d'elle, cherchant un mot doux, un regard...

Elle était un peu philosophe, voire psychanalyste. Elle aimait écouter, partager, apaiser les angoisses et les peines.

Elle avait une bonne estime d'elle-même, même si cela était prétentieux, et qu'elle savait que tout était vulnérable, sa confiance en elle était sûre.

Elle aurait aimé être psychiatre ou médecin des âmes, si seulement son père l'avait encouragée dans cette direction... sa vie aurait été mieux que servie.

Elle se disait qu'heureusement qu'on « oublie » les choses du passé sans tout

oublier sinon on serait triste tout le temps.

Elle trouvait que c'était une belle philosophie. Cependant, l'avenir était devant elle, elle avait hâte qu'il lui arrive de belles choses.

Elle accueillait l'avenir avec enthousiasme, même si le monde traversait une période très difficile.

Une pandémie couvrait notre belle boule bleue. Elle n'aimait pas la dénomination de cette chose horrible caractérisée par l'OMS :

COVID-19.

Au-delà de ce terme, des personnes, des êtres humains mouraient. Elle se sentait désemparée face à ce virus qu'elle avait surnommé le « Pas Beau » ; cependant, cela relevait encore plus sa mission.

Pour elle, cette mission était un affrontement entre la noirceur des



ténèbres de l'âme humaine dans ce qu'il y a de plus épouvantable, et la bienveillance. Elle était un peu solaire.

Son devoir était d'être là, face à la monstruosité du « Pas Beau » !

Alors, quand une jeune femme s'était adressée à elle en lui demandant : « Comment va-t-il ? », elle l'avait regardée. Ces yeux avaient pénétré les siens en amande de renard. Seulement voilà, elle avait « calé » en bottant en touche.

– Prenez place dans la pièce du fond, je vais venir vous voir.

Elle avait vu cette jeune femme soucieuse. Elle sentait son instinct le lui commander. Il fallait qu'elle soit prudente. Elle savait de qui elle parlait.

De cet homme arrivé en urgence absolue suite à une blessure par balle au niveau de la carotide.

Cet homme était d'une beauté brutale. Brun, buriné, il semblait dégager un charme fou, elle comprenait qu'une femme puisse être en émoi.

Céline était assise. La pièce que la secrétaire lui avait indiquée était froide, dépourvue d'humanité et de chaleur, aseptisée. Une vraie pièce d'autopsie, pensait-elle. Elle attendait. Jambes croisées, doigts entremêlés, tellement serrés que ses jointures en étaient blanches. Un médecin aurait dit, ces tendons musculaires étaient très blancs ; et qu'elle devait relâcher cette pression sur ces jointures. Mais elle n'était pas médecin et il n'y avait personne dans cette pièce au néon trop blanc.

Son âme lui parlait :

*« Mon cœur sera ton cœur et nous vaincrons ensemble. »*

Elle s'en aperçut. Elle n'aurait jamais cru cela... Elle, la grande juge Céline Marantz, priait.

\*\*\*

— Tu as des nouvelles ? demandait Henry à François.

— Non... Rien, répondit François d'une voix soucieuse.

Leurs regards se croisèrent. L'anxiété était palpable. L'inquiétude, énorme...

Ils étaient au bar du *Winston*. Ce bar en bois d'acajou rouge profond en sous-sol, aux lumières tamisées, à l'ambiance *so british*, qui les avaient vus tant de fois rire, refaire le monde, à la fois politique voir d'une affaire.

Seulement maintenant, ils ne riaient plus. L'atmosphère était lourde. Il y avait bien en fond sonore une musique jazzy, ils pouvaient y reconnaître Count Basie & Joe Williams qui étaient à la manœuvre, mais rien ne les faisait s'évader.

— C'est ma tournée ! dit Alex.

Alex, le barman, les connaissait bien. Il aimait les voir rire, raconter des conneries, discuter du cul des filles. C'était des potes. De les voir tristes, ça lui « fendait le cœur » comme dirait Raimu. On a les références littéraires et cinématographiques que l'on peut. Il aimait leur gouaille à la Michel Audiard. Les *Tontons Flingueurs* étaient sa référence.

Alex avait les cheveux noirs de jais. Lourd, un visage bien dessiné, les yeux noirs, il venait de l'Empire du Milieu.

Cette dénomination venait de la nuit des temps. Elle est née au VIII<sup>e</sup> siècle av. J.-C. sous l'ère de la dynastie Zhou. On les appelait les « Zhongguo », littéralement « Le royaume du milieu ». Ils utilisaient ce terme, car ils se considéraient comme le centre de la civilisation. Le royaume étant devenu au fur et à mesure des temps et des variations, l'Empire !

Francis, son père, tenait un bar brasserie, *Les Résidences*, à Versailles. Francis était fier de son fils devenu barman au *Winston*. D'autant plus fier qu'Alex avait été consacré meilleur barman de France suite à une revisitation du cocktail *Manhattan*. Une vraie réussite !

Il prit une bouteille neuve de bourbon et versa le précieux liquide ambré de *Buffalo Trace*, un vrai du Kentucky, dans les quatre verres, car il voulait les accompagner.

— Tu as contacté la petite juge ? Je suis sûr qu'elle a des news ! demanda Georges en regardant Henry.

Georges, un homme noir, petit, le crâne chauve, portait une fine moustache, qui lui conférait une élégance certaine, et des dents d'une blancheur à faire pâlir de détresse un dentiste, qui aurait chanté : « Le Bleue du Dentiste ».

— Non. François ?

— Pas contacté.

Alex en les fixant :

— Eh, les gars, il faut vous secouer ! Ce n'est pas parce que vous avez des teints de pouvelle, que votre greffe de cerveau n'a pas réussi et que vous vous êtes perdus dans je ne sais quel chemin qu'il faut se laisser aller ! Ni baisser les bras ! Qu'aurait fait Jack si l'un d'entre vous avait reçu cette balle dans le cou ?

Médusés par les propos d'Alex, ils se regardèrent.

— Tu as raison, Alex, il faut nous secouer. Je tél à la petite juge, annonça Georges.

\*\*\*

Allongé, il marchait dans ses rêves, ou plutôt dans l'absolu de l'esprit. Il cherchait la repentance, la résilience auprès de l'âme de son père qui lui avait tant donné.

*Pardonne-moi, papa, pardon ...*

Il cherchait l'âme de son père parti trop vite suite à une double crise cardiaque.

*Tu m'as tellement aimé, pardonne-moi de n'avoir pas su ... te le rendre. Des conversations suspendues ; des actes immoraux. Il cherchait des excuses, des pardons, la seule explication qui lui venait, c'était que le cœur de ce petit garçon n'était pas assez grand pour ce genre de chose.*

Sa conscience le lui refusait. Il savait que c'était une terre qu'il ne pouvait pas retrouver.

L'esprit de Jack voulait que cela s'arrête. Que son cœur de vie stoppe. Arrêt, tout le monde descend !

\*\*\*

Loin, très loin, à des centaines de milliers de kilomètres de Paris, à des heures de vol, l'oiseau-mouche plantait délicatement son long bec de plusieurs

centimètres dans le nectar de cette fleur aux couleurs vives. Sa délicatesse lui conférait un vol stationnaire. Ses ailes battant vivement, il est le seul oiseau au monde capable de faire du surplace et de voler à reculons.

Son bec aspirait le suc avec sa langue scindée en deux parties. Chaque jour, il absorbait l'équivalent de son poids en nectar.

Avec cinq centimètres à six centimètres de long, un poids de dix-sept grammes, il a un cerveau très développé qui représente presque 5% de son poids, ce qui fait de lui le plus « intelligent » de tous ses congénères. C'est le plus petit des oiseaux du monde, avec un plumage dense et coloré présentant des nuances de brun, vert, rouge et noir. Son nom : colibri d'Elena.

L'Einstein des oiseaux vit en Équateur.





## Chapitre II

Abby, la femme d'Ohsira, était inquiète, perturbée. Son jeune mari était sur les réseaux sociaux. Des milliers de vues. Elle ne croyait pas ce qu'elle regardait.

Le film de plusieurs smartphones montrait son jeune mari à la portière d'une voiture grise. Le conducteur se tenait le cou avec sa main droite rougeoyante, du sang s'écoulait à gros bouillons. Comme le geyser de Geysir en Islande. Impressionnant !

Elle avait essayé de le joindre. Impossible. C'était la messagerie qui se déclenchait. C'était son énième appel. Elle était fatiguée.

*Pourquoi ne répond-il pas ?* pensait-elle.

Sa pensée galopait.

*Et s'il était blessé, mort ? Que faire ? La police ? Oui, mais s'ils le trouvent, avec la vidéo, ils vont l'emprisonner ?*

Assise dans un fauteuil de fortune, elle se prenait la tête comme pour essayer d'extraire la substance de son cerveau. C'était tempête sous un crâne !

Une ultime fois, elle posa ses yeux sur l'écran. Elle scrutait tous les détails, voire l'invisible, le trou noir.

*Il s'est peut-être réfugié quelque part ? Dans un trou noir ? Oui, c'est ça. Il se cache. Il faut que je parte à sa rencontre. Je dois le retrouver. Il est blessé !*

Elle se leva brusquement comme si sa vie en dépendait. Il fallait qu'elle parte. Elle devait mener l'enquête. Elle seule pouvait le sauver. Elle le savait ; il n'avait pas pu faire ça. Tirer sur un autre homme.

Elle prit son sac, y enfourna son portable, des tickets de métro. Direction la zone de choc à savoir les abords du

quai de la Mégisserie. Elle glissa la clef dans la serrure de son deux-pièces rue du Commerce, dans le Paris XVe. L'appartement fermé, elle descendit les escaliers du métro. Pas grand monde sur le quai. Les pneumatiques du train sous terre laissaient penser qu'il arrivait dans quelques secondes. L'odeur du caoutchouc chauffé, mêlée aux effluves humains, la rassurait. Le métro stoppa. Quelques voyageurs descendirent. À l'intérieur, Abby ne chercha pas une place assise. Elle voulait rester debout au cas où elle verrait son compagnon sur un quai. Ainsi, elle pourrait sortir plus vite et l'enlacer.

\*\*\*

Le G533 fermait les portes automatiques de son métro. Dans la cabine du G 533, Dominique était le premier à voir ce qu'il se passait. Il était content de faire voyager des clients. Il y avait toutes sortes d'individus. Des travailleurs, hommes et femmes, des

étudiants, des personnes âgées. Bien sûr, il ne pouvait pas voir leurs visages, à cause des masques contraignants. La pandémie... Lui-même en portait un. C'était le prix à payer. Cependant, Dominique relativisait. Il se souvenait des récits de son grand-père ainsi que de sa mamy lors de la guerre de 39-45. C'était autre chose !

Alors, même si c'était compliqué, il se disait que c'était des contraintes très acceptables. On était en guerre contre un virus, certes, mais il y avait des solutions en cours. Les vaccins sauveurs !

Le temps était lumineux. Arrivé au dépôt, il irait prendre un café. Les stations défilaient, il arriverait bientôt dans le premier quartier de Paris. Saint-Germain-l'Auxerrois. Il était redevenu un train fantôme sous la terre. Ses phares éclairaient la galerie. Les feux latéraux communiquaient une lumière verte. Dominique savait que tout allait bien.

Soudain, il vit une ombre sortir du mur. Cette ombre traversa juste devant lui.

— Qu'est-ce que c'est que ce bordel ?!  
s'écria-t-il.

Il déclencha le freinage d'urgence. Le tortillard stoppa net.

Le corps d'Abby fut déporté vers l'avant avec un brusque retour vers l'arrière. Son cerveau venait de comprendre. Il se passait quelque chose d'inhabituel.

Dominique regardait, hébété, à travers son pare-brise qui était plutôt une baie vitrée. L'ombre qu'il n'avait vue que trop rapidement était celle d'un homme. Et pourquoi un homme qui sort du mur traverse devant son train ?

*Un fou !* pensa-t-il

Au poste de commande, une lumière rouge apparut. Le G533 était à l'arrêt sans consigne.

— Ici, le poste de commande. Que se passe-t-il, G533 ? Vous vous êtes arrêté pour cueillir des pâquerettes ?

Laurent, à la chefferie, était d'une humeur de chien. Il s'était embrouillé la veille avec sa copine qui lui avait fait une scène acte II scène 3, car elle était tombée sur un SMS. Il avait oublié de fermer son portable. Ballot !

— Putain de fil à la patte ! s'était exclamé Laurent en jetant l'instrument de sa torture sur le canapé.

Il avait eu beau lui expliquer que c'était un SMS de remerciement de la part d'une femme qu'il avait aidée dans son concours pour être agent de la RATP. Rien n'y avait fait. Alors, il en avait ras les ballastes comme dirait un commandant de sous-marin et il avait fini sa nuit sur le canapé.

Et puis ce matin pour venir, il y avait plus de deux cents kilomètres de bouchon. Il en avait marre. Marre de

cette putain de maire de Paris à la con, qui désorganisait le trafic routier avec des ralentisseurs, des rétrécissements, des trous, beaucoup de trous, des voies piétonnes pour ces putains d'écolo socialo de mes deux. Et dans son délire, cette buse voudrait transformer le périphérique en parking avec des arbres et des potagers. Comme ça, on verrait les écolos-bobos venir en vélo par moins 4 chercher leurs légumes et fruits. Ils verraient si écolo rime avec rigolo ! Et en plus, elle voudrait postuler à la présidence de la République. Un comble !

Elle ne comprend rien dans son 350 m2. Et sa voix ! Elle nous prend pour des débiles !

Pour couronner le tout et ça, c'était le « pompon », il y avait le « Coco », c'est ainsi qu'il dénommait le COVID-19, et les attentats, les gilets jaunes, la crise économique... Concernant la gestion de la crise économique, il donnait un



satisfecit au président. Le « quoi qu'il en coûte », c'était bien.

Laurent n'en pouvait plus. Et lorsque le G533 le contacta, il crut qu'il allait exploser.

Dominique reprit ces esprits.

— Ici, G533. Tout va bien. Freinage d'urgence suite à un homme qui traversait les voies.

— Qu'est-ce que vous dites ? Un homme ?!

Un temps de silence

— Il voulait se suicider ? demanda la voix crépitante à travers le micro.

— Pas de choc. Pas de corps, répondit Dominique.

— Mais enfin qu'est-ce qu'un barge viendrait foutre dans le tunnel du métro ? Un tordu en mal de sensation ?

Dominique ne voulait pas répondre. On lui avait appris qu'un « barge » était une personne dont la raison avait pris un autre chemin. Alors un fou, c'était non.

*C'était autre chose, pensa Dominique.*

\*\*\*

Les talons claquaient sur le sol du couloir de la réa. Les enjambées étaient espacées et longues. Sa blouse à demi fermée lui donnait l'air d'un preux chevalier de la Table ronde partant à la quête du Saint Graal !

C'était Lancelot du Lac au pays de la réanimation.

— Où l'avez-vous mise ?

Brigou leva la tête.

— Au fond du couloir. En salle d'attente.

Les enjambées reprirent.

Céline était recroquevillée sur elle-même. Une ferveur presque monacale transcendait à travers la pièce.

— Professeur-e Emmanuelle Sirex.

Elle insista bien sur le « e ».

Céline sortit brusquement de sa prière monastique. Elle leva les yeux vers cette professeure, comme Marie au chevet du Christ sur la croix. Implorant une bonne nouvelle.

Emmanuelle Sirex, professeure, chef de service en réa, neuro-chirurgienne, cultivait les diplômes.

Grande, le regard franc, cheveux courts méchés à la lady Di, visage longiligne, silhouette à donner envie à un comateux de se lever. Pour faire simple : une très belle femme.

— Il va bien.

Voix claire et franche. Ces trois mots apaisèrent Céline. Elle se remit à

respirer après une grosse bouffée d'air climatisé.

Elle ne voulait pas lui expliquer le process de son intervention. Lui dire qu'il avait fallu faire le parage de la plaie en faisant attention aux lambeaux de chair et aux hématomes en expansion.

Les plaies dues à un projectile entraînent vite la mort en l'absence de premiers secours de bonne qualité ou de traitement approprié à temps. Il faut d'abord désobstruer les voies aériennes et empêcher la broncho-aspiration de sang. L'aspiration 169 est très utile, mais des lésions graves du larynx ne permettent pas d'intubation endotrachéale et la décision de pratiquer tout de suite une cricothyroïdotomie sauve sans doute la vie.

C'est ce qu'elle avait fait.

Issue d'une famille protestante, la rigueur et l'engagement étaient de mise,

elle qui avait décidé d'être un médecin sauveur de vies, qui enseignait à ses internes la fonction telle qu'elle la percevait.

Médecin qui soigne des patients avec la finalité de les « enlever des mains de la « faucheuse », de la mort. Ainsi elle leur répétait souvent cette phrase comme pour exorciser la mort :

*« Non ! Pas aujourd'hui, pas maintenant ! »*

*Alors, pourquoi lui dire tout ça ? Aucune importance, pensa-t-elle.*

Elle n'était pas la *chairman* devant un parterre de scientifiques et de cliniciens, déclamant son process, tout en exhibant son ego lors d'un colloque. Non, elle était devant une jolie femme qui priait pour la vie d'un être cher, qu'elle aimait. L'objectif était atteint.

Il vivrait.

Céline regardait cette femme. Elle était sous le charme. Elle était charismatique. Son CV devait être long comme deux bras.

\*\*\*

Emmanuelle Sirex avait fait ses études de médecine en Allemagne. Quelque temps plus tard, elle avait fait la connaissance du docteur Karla Wenzel à Munich.

Les deux femmes s'estimaient, et une amitié était née. Respectueuses du travail de chacune, elles s'étaient retrouvées, l'une avait choisi la médecine légale, l'autre la chirurgie. Les deux femmes étaient des professionnelles.

La quarantaine, cheveux châtain clair coiffés en arrière, yeux gris-vert, taille fine laissant imaginer un corps bien sculpté. Cependant, elle trouvait son visage trop anguleux, surtout son

menton en « galoche » qui l'obligeait à penser à une opération esthétique.

*Elle serait mieux sans ce foutu menton !*  
pensait Karla.

D'origine autrichienne, elle avait fait ses études de médecine à Munich. Cette rigueur germanique laissait peu de place à l'imprécision. Elle avait exercé en tant que médecin traitant sur l'île de la Réunion, puis en métropole où la science des morts l'attira. Pour elle, les cadavres étaient des amis qui lui racontaient quelque chose. Ils lui parlaient. Ayant beaucoup voyagé, elle était restée sur la notion de vie après la mort. Ce voyage en Égypte qu'elle avait fait il y a quelques années avait bouleversé sa vision de l'existence. De là à la médecine des morts comme elle l'appelait, il n'y avait qu'un pas. Ce pas, elle l'avait franchi il y a plus de cinq ans. Reconnue comme une excellente légiste, elle avait eu la reconnaissance incontestée de ses pairs. Elle publiait,

donnait des conférences même à l'international.

Avec leur similitude de caractère et de formation, elles étaient devenues amies, même si Emmanuelle surnommait Karla « Gracieuse ».

La professeure Emmanuelle Sirex était également maire d'une petite ville de banlieue parisienne d'environ 30 000 habitants : Bois-Colombes.

Elle prenait soin de ses administrés. Voyages organisés par la mairie pour les seniors ainsi que l'organisation des maisons de quartiers. Suffisamment de places en crèche, une police présente dans l'espace public. Une organisation de filière de soins. Respect des espaces verts ainsi qu'une démarche assumée dans l'écologie. Tout ce qu'il fallait pour offrir une vie agréable à Bois-Colombes.

Emmanuelle avait les pieds enracinés dans la terre. Le concret, c'était sa vie.



C'est ainsi que pour protéger sa population, elle avait organisé, planifier une distribution de masques chirurgicaux. Elle avait poursuivi en déployant des centres de vaccination, afin de protéger les personnes de plus de 75 ans.

Elle était furieuse contre certains laboratoires pharmaceutiques et l'Union européenne qui avaient failli dans leurs accords.

Elle pestait.

*Comment oser faire du chantage aux populations sous prétexte d'avoir conclu des accords sur des nombres de doses et non de flacons ! Alors que ces vaccins sont des biens communs à l'humanité, des laboratoires américains et anglais ne remplissaient pas leur mission, favorisant un pays plutôt qu'un autre ou en augmentant leurs prix ! Et la Russie qui joue les arbitres développant son influence géopolitique avec son vaccin Spoutnik V. V comme le « V » de la Victoire !*

*C'est à leur foutre sur la gueule ! Ce ne sont que des guignols !*

Sa colère homérique avait du mal à retomber.

Au-delà de sa boutade sur les marionnettes lyonnaises, elle avait compris les enjeux ainsi que les intérêts géopolitiques de chaque pays. Ainsi la Russie et la Chine exerçaient leurs pressions sur des pays faibles, voire des continents comme l'Afrique ou l'Amérique latine. Ainsi, ils pourraient dire à un moment donné :

« Je vous ai aidés, à vous d'accepter certaines choses de notre part ! »

L'Amérique qui joue « cavalier seul » avec comme slogan : « America First ».

L'Angleterre (ou la perfide Albion), qui a vacciné plus de la moitié de sa population avec son vaccin AstraZeneca, avait bloqué les doses pour la deuxième injection, soit plus de 30 millions de doses pour les Anglais, et

peu d'exportation pour les pays européens !

Ce qui avait mis en tension les pays membres de l'Europe.

En clair, l'entité européenne était le maillon faible.

Par contre, elle savait qu'en tant que scientifique, la prouesse d'avoir pu trouver, fabriquer en moins d'un an, un vaccin innovant à ARN messenger était extraordinaire.

*C'est juste fantastique !*

Elle était prête à sauver le monde !

Après avoir quitté Céline, et lui ayant autorisé une visite derrière la vitre, elle posa sa blouse blanche marquée par une plaque rouge de son nom et titre.

Elle avait envie de le voir. Arthur.

Elle avait senti cette émotion amoureuse lors de son contact avec Céline. Céline était amoureuse de Jack,

l'homme blessé. Cette envie d'amour traversait son corps, elle avait des frissons, des frissons d'amour. Elle voulait retrouver Arthur... Maintenant !

C'est lors d'un cocktail réception qu'elle avait organisé à l'hôtel de ville, afin d'échanger avec les commerçants, artisans de sa ville, qu'elle avait fait la connaissance d'Arthur.

Arthur, un homme grand, aux yeux verts et chevelure noire, son regard droit, sa veste bleu marine en cachemire. Elle était tombée sous son charme. Elle lui avait demandé ce qu'il faisait. Il lui avait répondu :

— Je suis libraire antiquaire ou l'inverse, rue des Bourguignons, lui avait-il dit d'une voix calme et douce.

Avec son humour *so british*. Elle avait craqué.

Elle stoppa sa petite Austin dans la cour de gravier de sa maison.

Une ancienne demeure de notable qu'elle avait achetée il y a plus de quinze ans. Elle s'y sentait bien. Sa décoration à l'anglaise lui conférait une atmosphère de refuge, de sérénité. La cheminée amplifiait cette ambiance.

Il était là. Assis dans le canapé en laine de mohair bleu royal. L'odeur de tabac blond flottant dans la pièce. Il était en train de lire un livre relié d'un autre temps.

Elle planta ses jambes devant ses yeux, lui enleva avec douceur sa pipe, et obstrua sa bouche d'un long baiser profond.

Quelle douceur langoureuse ! Il y a des choses que l'on ne peut dire qu'en s'embrassant, car les choses les plus profondes et les plus pures ne sortent pas de l'âme tant qu'un baiser ne les appelle pas. Son cerveau distribuait à tous ses organes un plaisir de dopamine nucléaire.

Comme l'avait chanté avec raison  
Louis Armstrong :

« *I think to myself what a wonderful world* »... « Je pense en moi-même : quel monde merveilleux ! »

C'est ce qu'elle pensait : un monde merveilleux !

\*\*\*

Céline sortit de cette salle d'attente morbide et angoissante. La professeure lui avait donné le feu vert. Elle pouvait le voir. Elle prit à gauche en sortant de cette pièce maudite, le couloir était bien éclairé et les murs repeints de frais. Une couleur légèrement chaude. Un beige tirant vers le jaune. Ça donnait un peu le moral. Elle croisa une infirmière.

— Vous allez où ? demanda celle-ci un peu sèchement en se plantant devant elle.

Céline riposta :

— Céline Marantz, juge d’instruction, et je viens voir le commissaire Jack Monroe. Il a été blessé par balle. J’ai reçu l’autorisation de la professeure Sirex. Quelle chambre ?

Devant cette avalanche d’informations, Françoise, l’infirmière, ne pipa mot. Elle répondit :

— Chambre 21.

Puis elle poursuivit son chemin.

Céline entendit le froissement de sa blouse s’éloigner. Les soignants étaient équipés comme les chevaliers de la Table ronde, allant combattre le monstre nommé COVID-19.

D’un pas décidé, elle marcha vers la fenêtre 21. Tout en se déplaçant, des images vinrent à son esprit. Elle le revoyait heureux, puis effondré lors de la disparition de sa fille, ou plutôt de son assassinat. Elle pensait qu’il ne s’en relèverait pas. Elle avait été là, près de lui. Elle se souvenait de ce moment

magique où elle s'était mise face à lui qui était assis. De ses yeux pleins de tendresse, elle l'avait fixé avec beaucoup d'affection, et d'une voix faible elle le tutoyait sans calcul. Lui pleurait. Son cœur avait parlé. C'est à ce moment précis qu'elle avait découvert son amour pour lui.

En le voyant, elle eut l'impression d'un ovni, ou plutôt de la diva et cantatrice Maiwenn dans le *Cinquième Élément*. Des tuyaux sortaient de son corps comme le prolongement d'une vie d'extra-terrestre. Mais voilà, c'était un homme du XXI<sup>e</sup> siècle. Malgré ces excroissances artificielles, c'était lui, Jack Monroe, son amour secret. Elle écoutait sa respiration, regardait et accompagnait le gonflement de sa cage thoracique. Elle respirait avec lui, ensemble, comme pour lui dire :

— *Je suis là, près de toi, mon aimé.*

\*\*\*



À des centaines de milliers de kilomètres de là, dans un endroit de la forêt équatoriale, le Colibri d'Elena ...

Face à une fleur de couleur vive, le colibri d'Elena se sentait attiré. De son long bec fin, il atteignit facilement le nectar. Bec planté dans le végétal, il l'aspirait lentement le nectar. Le suc ainsi prélevé grâce à sa langue protractile à sa station géostationnaire. Il faisait du surplace en battant vivement des ailes. Ce n'était plus un oiseau, mais le corps d'un oiseau suspendu dans l'air. L'oiseau Christ le bienveillant. Il était le roi de l'endroit, le dieu des fleurs qui ne pouvaient se reproduire sans lui.

Tel Claude Monet, le maître des Impressionnistes, c'était lui qui, avec son bec au lieu d'un pinceau, façonnait l'endroit. Ce n'était pas la « rumba » du pinceau qui prolongeait la main de l'Impressionniste, mais la « salsa » de son bec. Son cerveau analysait l'ensemble de son œuvre, il n'avait pas

la restriction d'un tableau limité par son cadre, il avait l'espace, l'espace illimité de la forêt. Un peu de bleu ici, plus loin du jaune, avec un soupçon de rouge.

L'Einstein des oiseaux, le Casanova de ces dames fleurissantes, embrassait ces fleurs qui lui donnaient le meilleur.

C'était sa façon à lui de distribuer des baisers et de les aimer.

D'être le créateur !

## Chapitre III

Georges avait laissé un message sur le portable perso de la petite juge. Il pensait que c'était mieux sur le perso, car c'était plutôt une histoire privée. Il espérait un retour rapide. Il avait payé sa tournée à ses potes et même Alex le barman avait eu droit à sa rasade de whisky.

L'heure tournant, ils s'étaient dit que le premier qui aurait des nouvelles préviendrait le reste de la tribu.

Céline avait senti son portable vibrer à travers son sac. Elle l'avait mis en mode avion, et se disait qu'il n'y avait rien d'urgent pour le moment. C'était sans aucun doute une personne qu'elle connaissait et de confiance. Elle ne donnait pas son privé à n'importe qui. Alors, ça pouvait attendre. Elle voulait

rester encore un moment. Le voir respirer la rassurait. Et puis il y avait les mots de cette professeure. Un genre de « Madame Je-sais-tout » qui lui avait dit :

— *Il vivra !*

C'était ce qu'elle avait compris.

Et Madame « Je-sais-tout » ne pouvait pas se tromper.

Elle était calme maintenant.

L'infirmière Françoise repassait dans le couloir.

— Madame, déclara-t-elle d'une voix douce, il ne se passera rien. Allez vous reposer, je vous préviendrai de l'évolution. Ayez confiance.

Céline échangea un regard avec Françoise. Dans les yeux calmes de celle-ci, elle discerna la vérité. Elle, la juge qui avait vu tellement d'yeux menteurs, calculateurs, méprisants, de haine, elle

reconnaissait aussi ces yeux de vérité et de compassion.

Elle la remercia.

C'était plus qu'un remerciement pour Céline, c'était un merci de délivrance.

\*\*\*

— Maman va bientôt venir, Indy, murmura Anne-Sophie comme si elle s'adressait à une personne.

*Et qui sait, elle comprend peut-être, pensa-t-elle.*

La petite westie blanche s'était mise sur ses pattes arrière. Une marmotte à l'affût. Ces deux billes noires voyaient au loin et plus haut. Elle montrait sa présence et son impatience.

Elle était craquante.

Chez elle, c'est-à-dire chez la juge Marantz, elle avait un pouf en cuir noir sur lequel elle aimait se poser. Elle était à hauteur de ces êtres à deux pattes qui

s'asseyaient pour boire un verre. C'était le salon. Indy aimait cet endroit chaleureux. Elle aimait bien suivre les conversations, regarder les gestes de ces humains. Et surtout sa maîtresse.

Lorsqu'elle arrivait au bureau ou à l'appartement, elle lui faisait la fête. Elle semblait lui dire :

— Contente de te voir, tu m'as apporté quelque chose ? Un jouet ? On joue ? On sort voir des copains ou des copines ? On fait un câlin ?

Elle se frottait sur ses jambes. Elle aimait bien son odeur.

Le téléphone d'Anne-Sophie sonna. Elle reconnut le numéro de portable privé de sa patronne.

— Je sors de l'hôpital, Anne-So, je serai là dans trente minutes.

— Je prépare quel dossier ? demanda son assistante.

— Je voudrais revoir celui de la petite Maëva.

— Parfait, à tout à l'heure, conclut Anne-Sophie en raccrochant le combiné.

Elle aimait bien être appelée par ce diminutif acronyme « Anne-So », ça faisait limite aristo. Elle en sourit.

— Tu vois, je te l'avais dit. Maman arrive !

Indy comprit. Sa maîtresse allait bientôt ouvrir cette porte. Elle lui ferait une fête d'enfer. Elle allait se mettre sur ses pattes arrière en demandant des caresses. Ça serait bon !

Anne-Sophie prit le dossier Maëva.

Une fillette de deux ans, suppliciée par son père. C'était son souvenir. En lisant les documents, des éléments lui parurent suspects. Bizarres, les photos de la petite Maëva. Surtout que ces photos n'étaient pas celles d'une fillette

de deux ans, mais plutôt d'un bébé de dix-huit mois environ.

*Pourquoi ?* pensa-t-elle.

La lecture devenait de plus en plus « excitante ». Le père de Maëva était russe. Boris Kraniansky travaillait sur une plate-forme pétrolière de forage en mer du Nord pour un consortium dont la maison mère était Total, une entreprise du CAC 40. Il aimait bien cet environnement masculin, voire macho, et en plus, il était bien payé. Il avait rencontré sa compagne, Irina, à Vladivostok, en juin.

Il aimait bien cette ville portuaire du Pacifique en Russie. Elle était connue pour être le terminus du transsibérien. C'était la ville qui dominait l'Est et l'Orient. Il aimait ce sentiment de pouvoir, de domination. Sa photo montrait un homme taillé à la hache, plus de 1,80 m. Un poids lourd. Une mâchoire proéminente. Des cheveux blonds coupés court. Une tête de tueur.



Les inspecteurs l'avaient arrêté lors de son temps de récupération à son domicile, avenue Daumesnil à Paris. Il n'avait pas fait de résistance, ce qui était favorable pour lui. C'était suite à un appel anonyme, vraisemblablement sa compagne, Irina.

Pour l'heure, il était en garde à vue suite à une plainte déposée par la mère de Maëva. Seulement, lui ne le savait pas. Les inspecteurs lui avaient signifié son arrestation sans en préciser la teneur.

Boris s'était exécuté sans ronchonner.

Céline devait l'interroger.

Irina était revenue avec sa fille à l'appartement après avoir vu l'arrestation de Boris.

Anne-Sophie trouvait ça bizarre. Elle se posait des questions concernant Irina. Elle voulait soumettre à sa patronne certaines d'entre elles. Elle vit Indy se diriger vers la porte du bureau. Anne-

Sophie, en bonne assistante, comprit que la juge allait ouvrir la porte. Ce qui ne manqua pas.

— Elle a été sage ? s'enquit cette dernière en s'adressant à Anne-So.

Indy, sur ses pattes arrière, tendait celles de l'avant comme pour dire :« Prends-moi dans tes bras pour des caresses ! »

— Oui, Indy !

Céline la prit.

Indy sortit sa langue pour une petite léchouille de bienvenue.

— Merci, Indy, mais il faut que maman travaille !

Assise dans son fauteuil de juge, Indy voulut monter sur ses genoux.

— Pas longtemps alors !

Sa maîtresse lui avait autorisé. Indy était folle de joie. Elle allait participer au

job de maman.

Sage, sa tête posée sur le bord du bureau, elle scrutait.

— Comment va-t-il ? demanda Anne-Sophie.

Elle n'osait pas prononcer son nom. Elle attendait la réponse.

— Comme me l'a dit sa chirurgienne, « il vivra » !

— Oups ! Une femme ?

Elle ne voulut pas alimenter la conversation et botta en touche.

— Le dossier Maëva ? exigea Céline.

Anne-Sophie comprit que c'était un domaine « chasse gardée » et qu'il valait mieux ne pas insister.

— J'étais en train de le préparer, seulement...

Elle laissa sa réponse dans l'air du bureau.

— Généralement, il y a le mot « quoi » qui suit. Seulement quoi, Anne-So ?

— Des curiosités, répondit-elle.

— Alors ?

— Je trouve que ça ne colle pas. Les photos, par exemple, celles d'un bébé et non d'une fillette de 2 ans comme l'indique le PV. Et puis il y a ces « morsures »... J'ai des doutes.

— Anne-So, je ne vais pas vous « hacher » vos réponses, sinon je croirai que vous avez un « grain sous le bibi », comme diraient certaines brutes de la PJ !

Elle disait ça pour détendre l'atmosphère. Elle aussi en avait besoin.

— Bon, pour être honnête, je pense que ces morsures ne proviennent pas de la mâchoire de Boris. C'est un homme fruste, certes, avec une dentition bien fournie et forte. Je pense que ces marques ne proviennent pas de lui.

Céline écoutait. Elle regardait les photos.

*Hum ... pensait-elle, c'est vrai que c'est louche...*

— Oui, ce n'est pas clair, cette histoire. Et puis un homme qui se rend sans combattre, c'est plus que curieux !

Une caresse à Indy. Elle dit :

— Je vais entendre ce Boris. En même temps, vous me convoquerez la mère, quel est son nom ?

— Irina Botechlava.

— Vous me la mettez dans la salle d'attente et vous faites venir un psychiatre. Ils doivent n'être que tous les deux. L'objectif, c'est que le psychiatre communique avec Irina. Je veux savoir ce qu'elle a dans le ventre ! déclara Céline, courroucée.

— On va jouer à Sherlock Holmes, s'exclama Anne-So avec le sourire.

— Oui et qui rira ... verra !

Céline voyait se dessiner un plan machiavélique.

— Vérifiez aussi s'il y a eu un contrat de reconnaissance, une assurance décès ou autre. Allez, Anne-So, on n'a pas toute la journée !

Ce qu'elle voyait à travers ce dossier était terrible. Un homme qui aime une femme, qui lui fait un enfant, une fillette, et pour se débarrasser de ce mâle encombrant - peut-être a-t-elle un amant-, elle monte cette histoire de maltraitance. Ainsi, elle peut prétendre à la prime et à l'enfant ! Ce n'est pas lui qui a mordu, mais elle ! Si en plus, elle a une pathologie adjacente type syndrome de Münchhausen, ce serait la cerise sur le gâteau ! Au psychiatre de le découvrir.

Elle avait eu un cas semblable et avait appris de quoi il retournait.

Ce syndrome décrit une forme grave de maltraitance, souvent des sévices aux petits enfants, quel que soit l'âge ou le milieu social. L'adulte, homme ou femme, mais plutôt la femme le plus souvent, provoque de manière délibérée des problèmes de santé voire traumatiques. Le but étant d'attirer l'attention sur elle et non l'enfant. Une sorte de pathologie par procuration.

Elle le savait. Sa prudence était de mise, car au-delà de la définition, le diagnostic et les conséquences liées au diagnostic de ce syndrome pouvaient orienter vers un risque d'erreur judiciaire et par ricochet, entraîner de vives contestations.

*Alors, bon vent au psychiatre !* pensa-t-elle fortement.

Elle devenait de plus en plus roublarde !

C'était sûrement un bon plan qu'elle avait élaboré, mais elle n'avait pas prévu

l'intervention de Céline Marantz, juge d'instruction. C'était elle, la Sherlock en jupon !

Comme disait Jack :

*« C'était un piège à con, selon l'évangile selon Jack », et il concluait : « Youpi, tagada, pouet pouet !! »*

\*\*\*

Abby avait repris ses esprits. Pendant quelques secondes, elle avait vu une ombre dans le tunnel faiblement éclairé du métro qui traversait les voies.

*Une ombre, pensa-t-elle, et si c'était Ohsira, mon mari ?*

Elle avait peur et ne savait quoi faire. C'était lui, elle en était sûre.

*Comment faire pour le rejoindre, lui parler ?*

Se rendre au guichet de la station. Peut-être que l'on pourrait l'aider. Il ne fallait pas que son mari aimant meure



ou soit emprisonné. Elle ne le voulait pas !

Oui, plus elle réfléchissait et plus elle trouvait que cette option était bonne. Il valait mieux tout dire, dire la vérité plutôt que de se maudire dans les méandres du mensonge.

La rame avait été libérée de son étreinte. Abby en était soulagée. À la prochaine station, elle allait se renseigner.

*Pourvu qu'il ne lui arrive rien !*

Les mains agrippées à la barre de soutien, elle priait. Enfin, l'ouverture des portes. Elle sortit rapidement. Il y avait du monde sur le quai. Des êtres humains masqués illuminaient une atmosphère du IIIe type. C'était surréaliste !

Pas grave et surtout pas de temps à perdre. Il fallait vite qu'elle trouve un chef de station ou quelque chose se

rapprochant. Elle vit un guichet, une femme assez forte s’y trouvait.

— Bonjour, madame, s’exprima-t-elle poliment, j’ai vu un homme traverser les voies lorsque nous étions dans le tunnel. Le métro s’est arrêté. Je crois avoir vu mon mari ! Pouvez-vous m’aider, s’il vous plaît ?

C’était une supplique, une prière. C’était comme un chant d’incantation.

Surprise par ces propos, la femme lui dit :

— Restez ici, madame, je préviens la police métropolitaine.

Avant de s’éloigner du guichet, Abby perçut des crachotements dans le micro. Son regard fut attiré par les gens qui défilaient. Les oreilles prisonnières d’écouteurs, d’autres têtes penchées, leurs yeux scotchés sur leurs smartphones.

*Des zombies !* pensa-t-elle.

Rien n'avait plus d'importance que cet instrument. Elle n'aimait pas ces réseaux sociaux, où l'on peut détruire une personne. *Facebook, Instagram, Twitter*, plates-formes démoniaques où les gens devaient se montrer. Montrer leur corps, leurs opinions, leurs croyances ; l'incitation, les messages haineux ; atteinte à la vie privée, pouvant engendrer une faiblesse de santé mentale allant mener jusqu'au suicide. Réseaux sociaux vecteurs de violences pouvant aller aux meurtres pour des motifs futiles, des suicides suite au postage de vidéos scabreuses. Sans compter les *fake news*, propagandes de mensonges. C'était une intoxication. C'était la représentation et l'émotion, voire de l'exhibitionnisme.

Le cinquième pouvoir !

Des « prisonniers du bla bla... » ou l'intérêt est dessuait. « As-tu pris le pain ? » ou « Regarde comme mes chats sont beaux ... » : elle n'en avait rien à

foutre ! Le bruit des pas résonnait. Les « zombismartphones » déambulaient mécaniquement. Quelle vision d'horreur !

Par contre, cette technique, bien utilisée, était bienfaisante. Recherche d'une personne disparue, ou information sur une catastrophe naturelle. Poursuite de terroristes. C'était également une ouverture sur les beautés du monde.

En pleine réflexion sur le devenir de notre société, elle n'entendit pas des pas venant vers elle.

— Bonjour, madame, major Beaumont, que puis-je faire pour vous ?

Sa voix était douce et surprenante. L'homme, grand, cheveux bruns, visage doux et harmonieux, était vêtu d'un gilet noir à poches de poitrine, de gants noirs. Elle voyait un boîtier, vraisemblablement une caméra piétonne. Elle avait vu ça à la télévision.

Une femme policière était en retrait. Leurs calots conféraient une image sympathique.

Elle était désarçonnée par autant de prévenance.

— C'est-à-dire que...

Abby laissa la fin de sa phrase suspendue dans l'espace.

Le major comprit sans répondre, il l'invita d'un geste de son bras à les suivre. Quelques pas dans le couloir, le major se dirigea vers une porte métallique. Il sortit une clé sécurisée. Un couloir, des bureaux occupés par des policiers, des ordinateurs, des écrans muraux. Sa curiosité était en éveil. La femme policière passa devant et ouvrit une porte. La pièce était vaste. Une table rectangulaire occupait la majeure partie de la surface. Des sièges de bureau étaient espacés de plus d'un mètre, COVID oblige. Une fois installés, la

policière sortit de sa poche poitrine un carnet.

Abby commença à parler.

— Je suis Abby Randal, mon mari s'appelle Ohsira, nous sommes en France depuis plus de quinze ans et nous travaillons.

Abby ne voulait pas laisser le champ libre à n'importe quelle « inspiration ». Ils étaient français, travaillaient et payaient des impôts. Elle poursuivit :

— Mon mari voulait s'acheter un pantalon. Il avait vu un modèle qui lui plaisait près de l'avenue Victoria. Il aime ce quartier. C'est vivant. Et puis il y a les oiseaux de l'animalerie. Il aime les voir. Il y a cette vidéo.

Elle s'arrêta de parler. Ses yeux devenaient rouges. Une larme venait de naître. Le corps ciliaire promenait la goutte salée. N'en pouvant plus, elle sortit son smartphone. Elle le déposa sur la table afin qu'ils regardent.

On y voyait un homme courant vers une voiture. Il y entra son bras. Quelques secondes plus tard, il s'éloignait en courant. Sa main rouge sang. La vidéo avait été vue des milliers de fois.

Elle reprit :

— Ohsira était près de cette voiture. Je pense qu'il a voulu porter secours à cet homme. Il a son brevet de secouriste, et il aime soulager, aider. Il a eu peur, car il a dû voir qu'on le filmait, et que l'on pouvait supposer que c'était lui, l'agresseur. Les réseaux sociaux sont des censeurs, des procureurs, des exécuteurs sans appel. Il est condamné.

Ses mots venaient avec faiblesse.

— Il n'a rien fait, croyez-moi... S'il vous plaît...

Le sillon d'une larme traversait son visage.

Silence dans la pièce. Puis :

— Pourquoi le métro ? demanda le major en brisant le calme inhabituel.

Elle reprit ses esprits.

*Peut-être veulent-ils m'aider,* pensa Abby.

— Je savais où se trouvait mon mari, alors j'ai décidé d'aller à sa rencontre. Il fallait que je le trouve. J'ai pris le métro. En arrivant près de la station, j'ai vu l'ombre d'un homme qui traversait en courant les voies dans le tunnel. Il y a eu un brusque coup de frein. Je suis sûre que c'était lui. Il se cache. Il a peur de ce qu'une foule hystérique peut lui faire. C'est un homme aimant, et bienveillant. Il ne ferait pas de mal à une mouche.

Après un silence, elle reprit.

— Il n'a rien fait, monsieur. S'il vous plaît, retrouvez-le.

Elle ne pouvait retenir ses larmes. Son cœur angoissé battait la chamade, ce qui



se traduisait par une pâleur et de mini tremblements. Elle était en panique.

Beaumont vint près d'elle.

— Inspirez pendant quatre secondes et bloquez votre respiration.

Abby le regarda, surprise. Il insista :

— Inspirez, madame.

Elle obtempéra.

— Bien.

Le major compta dans sa tête puis :

— Expirez pendant quatre secondes.

Abby dégagea l'air de ses poumons lentement. Elle se sentit plus calme.

Le major avait appris cette technique lors de mises en situation. Il était satisfait. Abby était calme, sa crise de panique s'était estompée.

Le major et son équipe savaient. Des caméras de surveillance étaient

disséminées dans ce quartier. Invisibles aux yeux des passants, elles scrutaient tout. Dans le PC, les agents avaient vu une grosse moto se porter à la hauteur de la vitre du conducteur du Range Evoque gris métal. Deux hommes sur la moto. Le passager avait sorti un revolver, un gros calibre, puis avait tiré à travers la vitre. La moto avait ensuite pris la rue Édouard Colonne, tourné avenue Victoria, et disparu dans un parking.

Ils savaient que ce n'était pas Ohsira qui avait tiré. Le major regarda Abby.

— Merci de votre témoignage, madame Randal. Nous allons tout mettre en œuvre pour retrouver votre mari et le protéger. Nous savons qu'il n'a rien fait.

Le regard plein de tendresse d'Abby lui disait : « Merci ! »

Elle avait du mal à trouver ses mots. Ils allaient le retrouver, c'était sûr.

— Voulez-vous quelque chose, madame ? demanda la policière, qui avait reposé son stylo.

— Un verre d'eau, dit-elle timidement.

Beaumont était en train d'analyser : cet homme était intelligent. Il s'était planqué dans le métro comme un rat traqué, afin d'échapper à un lynchage. Puis pour donner de ses nouvelles et surtout l'endroit où il fallait chercher, il avait traversé les voies afin de provoquer une alerte.

*C'était bien vu*, reconnut le major.

Il était serein. Les galeries du métro étaient truffées de caméras. Il savait où chercher grâce à madame Randal. Il pensait lui apporter une bonne nouvelle très vite.

\*\*\*

Le soir tombait lentement. Les phares des voitures accolées les unes aux autres

décrivaient des filaments dorés, comme des guirlandes apposées sur un sapin.

Dans le noir d'un étroit couloir souterrain, il voyait le ruban double de rail métallique du métro. Dans son réduit, il se calfeutrait pour un peu de chaleur. Il espérait que son plan avait marché. Il pensait à Abby. Abby, la femme de sa vie. Il l'aimait. Il s'endormit avec des pensées pour elle.

\*\*\*

Abby était rassurée. Le major avait compris, elle était certaine qu'il allait le retrouver.

Henry avait téléphoné à sa troupe de potes. Georges, François, Alex avaient reçu des nouvelles de la juge via Henry. Jack allait bien ! C'était une bonne nouvelle.

Anne-Sophie s'était endormie grâce à quelques médicaments nocturnes, son esprit s'échappant vers un homme la visitant.

Brigou pensait à cet homme beau comme un dieu, l'homme de la chambre 21.

Françoise, l'infirmière, s'endormit après avoir dit « bonsoir et bonne nuit » au patient 21.

Loin dans la forêt, le colibri Elena, repu de sa journée d'artiste volant, décida de faire un somme. Il ne connaissait pas *Quiet Village*, le générique de la *Vie des Animaux* de Frédérique Rossif sans quoi il se serait endormi avec. Demain serait un autre jour.

Indy s'était blottie dans les bras de sa maîtresse et rêvait.

Le major Beaumont, libéré et confiant dans l'avenir, enfila son pyjama, et se laissa glisser dans des draps propres.

C'était l'heure de la « roupille » pour ce monde.



## Chapitre IV

La professeure Emmanuelle Sirex planta à l'arrêt son Austin devant la place de parking à son nom. Elle descendit de voiture, ses jambes en avant. Françoise la croisa dans le couloir de son service.

— Alors, Françoise, vous avez passé une bonne soirée ?

Sans attendre de réponse, elle poursuivit :

— Des nouvelles ?

Françoise était estomaquée. Jamais sa chef de service ne lui avait demandé de ses nouvelles. En la regardant avec insistance, Françoise savait. Comme beaucoup de femmes, elle sentait les choses. Madame « Je-sais-tout », surnommée par plusieurs soignants

*l'Obersturmführer* du service, tellement ses ordres étaient sans appel, avait eu une nuit de folie.

Emmanuelle se sentait bien. D'une humeur guillerette. Les senteurs de ce matin clair avaient un parfum doux et enivrant. Elle était en pleine forme, prête à abattre des montagnes de travail.

Arthur avait été un amant merveilleux cette nuit, il lui avait fait découvrir l'extase d'un voyage interstellaire de vérité et d'imaginaire. Plaisirs incommensurables. L'intensité de ses caresses lui avait fait perdre la réalité du moment. Sa jouissance avait été si forte qu'elle avait failli s'évanouir de plaisir intense. Jamais elle n'avait vécu ça avec un homme. C'était époustouflant. Son esprit insatiable, sa délectation, sa gourmandise à en redemander la laissaient entrer dans la philosophie hédoniste.

— Votre intervention de 14h a été reprogrammée.



— Parfait !

Ses yeux si lumineux brillaient de bonheur.

— Françoise, vous avez un petit copain ?

Françoise ne sut répondre tellement la question était déconcertante. Elle n'aimait pas ce genre d'inquisition dans sa vie intime, et cela même entre femmes. Heureusement, son bip s'exprima.

*Sauvée par le gong !* pensa-t-elle.

— Désolée, professeure, je dois y aller.  
Merci !

*Ouf !* se dit Françoise.

Emmanuelle laissa partir Françoise.  
Elle devait dire bonjour à Brigou.

Elle ne frappa pas à sa porte.

— Bonjour, Brigitte, comment ça va ?

Brigou leva sa tête de son clavier d'ordinateur. Elle avait reconnu la voix de sa chef de service.

— Bien, lui répondit-elle sur le même ton jovial. Et vous ?

— Brigitte, les hommes sont parfois formidables ! lui fit-elle en réponse.

Brigou savait. Sa chef s'était envoyée en l'air et ça lui avait fait du bien. Et pour Brigou, cette journée allait être des *vacances* !

— Vous avez raison ! conclut Brigou avec un sourire en coin.

Emmanuelle, dite « la Rayonnante » aux yeux de Brigou, entra dans son bureau. Elle avait quelques mails à lire et des réponses à apporter. Elle ne demanda pas pourquoi son intervention avait été reprogrammée. Elle était bien et voulait que ça dure le plus longtemps possible.

*C'était trop bon !*

\*\*\*

Céline promenait Indy de bon matin. C'était sa première sortie. Elle aimait bien ces matins clairs, au ciel bien dégagé. Quelques zébrures blanches démontraient le passage laissé par des avions de ligne. Elle pensait : « C'est la vie. Des gens voyagent pour découvrir le monde ou pour rejoindre un être aimé. »

Elle était très positive ce matin. Un brin romantique, elle avait quelque chose d'Audrey Hepburn, à la mode Givenchy. Peut-être parce qu'elle avait pensé à Jack, son aimé. La prof lui avait donné de l'espoir.

*Il vivra.*

Il serait bientôt à ces côtés, tout près d'elle. Ça lui faisait du bien. Elle le serrerait dans ses bras. Elle lui donnerait un long et tendre baiser.

*Comme ça sera bon !*

Indy la ramena à la réalité. Bousculant Céline, elle se dirigea vers un arbre. Un chien était passé par là... Ses urines, journal du matin, lui indiquaient que ce mâle était vieux. Elles étaient fortes, ce qui lui confirmait qu'il était malade.

Elle renifla. Une femelle y avait déposé un autre message. Elle était en chaleur. Les phéromones ouvraient la possibilité d'un accouplement. Elle cherchait un mâle.

Tirant sur la laisse, Céline cria :

— Indy, je dois y aller, j'ai du boulot !

La petite boule blanche resta sur ses pattes enfouies dans le sol meuble. Céline tira d'un coup sec, pour l'enlever de sa posture.

— Indy, on y va ! ordonna-t-elle.

Indy vit partir son tronc d'arbre lecture. Elle reviendrait !

Elle avait quelques minutes de retard par rapport à son objectif qui était d'être

un quart d'heure avant l'audition de monsieur Kraniansky.

— Bonjour, Anne-So, je suis un peu en retard, Indy est tombée amoureuse d'un arbre ! dit-elle en entrant dans son bureau.

— Bonjour, madame la juge, d'un arbre ? s'enquit cette dernière.

— Comme tous les animaux, elle est venue aux nouvelles ; j'ai eu du mal à l'en déloger. Il est arrivé ? continua Céline en parlant de Boris.

— Pas encore, il devrait nous être livré dans dix à quinze minutes, répondit-elle avec un brin d'humour. Comme si c'était un *Colissimo* à livrer avant dix heures.

Ça laissait un peu de temps à Céline pour reprendre les axes principaux et la façon dont elle allait tenir son audition. Elle lisait quand le téléphone d'Anne-Sophie se fit entendre. Celle-ci décrocha.

— Merci ! dit-elle en reposant le combiné. Il est là, signala Anne-So.

Céline classa certains éléments et photos de morsures sur Maëva.

— Sa femme Irina arrive dans combien de temps ? Le psychiatre sait-il ce qu'il doit faire ? Qui est-ce ?

— Une femme, le docteur Catherine Vermont du CHU Paris des neurosciences, anciennement Saint-Anne.

Elle l'avait contactée par mail en lui expliquant la situation et ce que l'on attendait d'elle. Le docteur Vermont avait accepté.

« Ce cas est intéressant », lui avait-elle répondu.

— Bon, il n'y a plus qu'à commencer.

Anne-So avait mis Indy dans un petit bureau adjacent, avec sa couverture. Elle avait l'habitude de son petit coin. Elle était rassasiée d'odeurs informatives, un

léger somme ne pouvait que lui faire plaisir. Elle ferma ses deux billes noires au moment où la porte du bureau de la juge s'ouvrait, laissant entrer Boris accompagné de deux policiers.

Tout ce petit monde était réglé comme une partition de musique. Boris fut aidé à s'asseoir. L'un des policiers libéra une main, quant à l'autre, la menotte fut accrochée à un anneau fixé au sol. Ainsi le prévenu ne pouvait pas tenter de gestes menaçants.

\*\*\*

Le docteur Catherine Vermont connaissait bien cette pathologie trop souvent féminine. Ce trouble du comportement l'avait menée à faire des conférences ainsi qu'à écrire des livres sur ce sujet. En clair, elle connaissait bien son affaire. Cependant, c'était la première fois qu'elle allait jouer un rôle. Cette expérience l'excitait. Elle s'habilla sobrement. Il fallait qu'elle obtienne des « aveux » dans la confidence. Un

maquillage léger ferait l'affaire. Elle lissa son carré de cheveux auburn. Chaussures à talons pas très hauts, une robe de jersey beige foncé. Elle était prête.

Elle arriva la première. Une pièce sobre, au mur blanc cassé. Quelques chaises bien espacées. Le vide au centre, il y avait eu une table basse : les marques des pieds en attestaient la présence. Elle croisa les jambes, les mains sur ses cuisses, elle attendait sa « malade ». Irina pénétra dans la pièce. Une agent lui indiqua où s'asseoir. Blonde, les cheveux mi-longs, un visage long et fin, des yeux brun bien maquillés ; elle portait un pull noir au-dessus d'un pantalon en cuir de la même couleur. Il y avait un air de « malsain » dans cette femme. Quelque chose de femme mafieuse. C'était ce que ressentait Catherine. Les deux femmes se regardèrent. L'une scrutant plus que l'autre. L'une inquiète et pas l'autre.



Catherine étouffa le silence.

— Vous êtes là pourquoi ? demanda-t-elle d'une voix douce et tremblante marquant ainsi son angoisse. Il fallait qu'Irina ressente la peur.

Elle vit le visage de cette femme blonde se décomposer. Catherine ressentit sa frayeur. C'était bon signe.

— Je ne sais pas, laissa-t-elle tomber fébrilement.

Catherine laissa quelques minutes puis sans attendre, Irina poursuivit.

— On m'a enlevé ma fille, je suis inquiète.

*Ça sent bon*, pensa Catherine.

— Comment ça, on vous a enlevé votre fille ? C'est un enlèvement ?

Après quelques secondes :

— Non, elle est dans un service de pédiatrie, je n'ai pas le droit de la voir.

Elle est malade.

*Laissez tomber, Irina.*

— Je suis désolée d'apprendre cela.  
Elle est malade de quoi ?

Irina ne savait plus trop quoi répondre. Puis se lançant comme d'un plongeoir, elle dit :

— C'est mon mari. Il l'a mordue... Il est violent avec elle.

— Quelle horreur ! s'exclama Catherine.

Puis elle reprit :

— J'ai une amie à qui est arrivée la même chose...

Elle laissa un blanc puis :

— Il faut combattre ces hommes tyranniques et dangereux. Ils vont jusqu'à violer leur fille. Les mettre en prison, voilà ce qu'il faut faire. Nous, les femmes, nous savons protéger nos

enfants. Il faut les soigner, les aimer. On ne se rend pas compte de tout ce que nous faisons pour eux ! Nous sommes des invisibles. On ne nous comprend pas. Personne ne nous comprend.

Catherine cacha son visage et se mit à pleurer. C'était un leurre ...

Quelques minutes s'égrainèrent avant que la mère de Maëva vienne le plus près possible de Catherine.

— On m'a fait ça à moi aussi, dit-elle d'une voix presque inaudible.

— Violent...

Entre deux sanglots, Catherine ne finit pas son mot... « Violentée »...

— Oui, et je vous comprends, continua Irina, il faut les faire payer, ces porcs !

Puis afin d'alimenter l'échange, Catherine alla plus loin :

— Comment faire ?

Irina chercha le regard de Catherine. Elle découvrit ses yeux rougis par le chagrin.

Catherine pensa : *Pas mal, hein !?*

— Je vais te dire ce qu'a fait ce porc qui est mon mari.

Catherine était attentive. Le micro que la police avait caché dans l'entre-sein de son soutien-gorge allait transmettre son aveu.

— Il a mordu fortement ma fille puis il l'a aussi frappée, il y a des traces visibles. Tu comprends...

Irina était dans le déni. Elle était la maman « sauveur » pour sa fille Maëva. L'autre, son horrible mari, était un être méchant qu'il fallait abattre. C'était ce qu'analysait la psychiatre.

Catherine hochait positivement sa tête.

— J'ai pris des photos avec mon téléphone, et je suis allée porter plainte

contre lui. Ensuite, je l'ai déposée à l'hôpital Necker pour qu'on la soigne. J'étais il y a une heure avec elle. Il faut qu'on me la sauve... On m'a violée quand j'avais huit ans, c'était mon oncle. Tous des porcs. Je l'ai tué des années après. Sale ordure. Ils ne méritent pas de vivre, ces salauds !

Elle s'arrêta puis reprit de plus belle :

— En plus, je vais demander le divorce et comme il va aller en taule, je prendrai son argent et me tirerai ailleurs. Voilà comment il faut traiter ces gros porcs d'hommes !

Sa voix devenait forte et agressive. Elle crachait des postillons de haine et de bonheur.

Catherine ne disait plus rien. Elle attendait la suite.

À dix mètres de cette salle qui était devenue une pièce de confession, deux policiers écoutaient. L'enregistrement avait fait son œuvre marquant à jamais

ce déballage d'aveux. Ni Catherine ni Irina n'avait aperçu l'objectif d'une caméra placée dans une ampoule du plafonnier.

— Image et son, c'est dans la boîte ! dit Patrick, l'un des deux policiers, satisfait.

Afin que la « mission » de Catherine soit crédible, les deux policiers ouvrirent la porte de la boîte à confesse.

— Madame Duchemin ?

Catherine Vermont s'était transformée en madame Duchemin afin de brouiller les pistes.

Elle se leva tout en glissant un « merci » complice à Irina. Celle-ci répondit par un clin d'œil.

Patrick était officier de police judiciaire, il en avait vu des « *vertes et des pas mûres* » comme il disait, seulement ce cas dépassait tout entendement. Il était scandalisé par cette femme. Même s'il pouvait concevoir qu'elle était

« *malade de la tête* », il trouvait que de faire mal à une enfant méritait une sanction lourde.

*Pas la taule pour son mari, mais pour elle !* pensa-t-il presque tout haut.

Seulement voilà, il était officier judiciaire assermenté et ce n'était pas à lui de jouer le procureur bourreau.

Il fit entrer Catherine dans la salle des opérations. Elle découvrit l'envers du décor. Des écrans d'ordinateur donnaient les images de la salle dans laquelle était restée Irina. Elle la voyait, assise, observant autour d'elle, le regard inquiet.

— Elle a peur. On va la laisser mariner un peu, dit Patrick.

C'était une technique connue, que les prévenus connaissaient eux-mêmes, et qui portait ses fruits. Un individu seul, inquiet, se souvenait dans les détails de ce qu'il avait fait. La conscience, même si l'individu « s'en foutait », faisait son

travail. Seul avec lui-même, la culpabilité de sa conscience, de son être le tenaillait. C'était un processus de culpabilité que pléthore de constatations avaient conclu comme un axiome de la police.

\*\*\*

Boris entra dans le bureau de la petite juge. L'homme était grand. En moins de trois enjambées, il se tint devant le bureau de Céline. Deux policiers l'accompagnaient. Entravé par des menottes, il se retourna comme pour demander : « On les enlève ? » Il ne voulait pas être attaché comme la dernière fois, une main menottée sur un anneau au sol.

— Enlevez-lui, dit calmement Céline.

L'un des policiers s'exécuta.

La juge avait dans son dossier ce qu'il fallait.



Le rapport de la pédiatre, le docteur Legendre, qui était un édifice de preuves cliniques :

- fracture du radius droit,
- multiples morsures sur les deux avant-bras. Les dents humaines ne sont pas tranchantes et la plupart de ces morsures ne provoquent que des contusions ou des plaies peu profondes.

Elle poursuivit sa lecture. Le docteur Legendre faisait remarquer que « les morsures humaines sont douloureuses et laissent la marque des dents sur la peau. Les morsures sur les bras de Maëva trouvent leur source dans la mâchoire d'une femme. »

Une feuille reproduisait les radios de la petite fille, sur lesquelles avait été mise en modélisation, grâce à un logiciel anatomique, la mâchoire féminine.

Elle terminait par :

« Il semblerait que cette mâchoire corresponde à celle de la mère. »

Elle devait faire craquer Boris Kraniansky.

\*\*\*

Ohsira avait eu du mal à s'endormir. Blotti dans son alcôve, il avait ouvert les yeux suite à un grincement strident des roues du métro sur les rails. Une trop grande vitesse pouvait expliquer ce bruit. Il s'étira. Il pensait à Abby. Il se demandait si son plan avait fonctionné. Il se déplaça vers une lumière du tunnel. Il espérait des caméras de surveillance, comme ça, il pourrait faire des signes. Ohsira faisait attention en marchant dans une pénombre légèrement bleutée. En arrivant à la sortie du couloir, il vit les rails de fer argentés. Il devait redoubler de prudence. Un train pouvait surgir de ce virage qu'il devinait à peine. Collé contre le mur du tunnel, il avançait vers ce qu'il pensait être une

station de métro. Ses pas se faisaient de plus en plus lourds. Il devait se hâter.

De loin, il vit enfin un bout de quai. Un phare rouge de signallement ferroviaire l'incita à plus de prudence. Il était inquiet de sa situation physique et plein de joie en constatant que son calvaire serait bientôt terminé.

Non loin du phare rouge, une caméra surplombait ce dernier. Ohsira y vit un signe. Il avança plus vite et plus sûr de lui. En voyant la caméra, il fit de grands gestes avec ses bras. Il appelait « Au secours » tout en sachant qu'il était peu probable que cette caméra de surveillance transmette aussi le son.

Cependant, son visage laissait entrevoir la panique.

Le major Beaumont avait laissé des consignes, en expliquant la situation de cet homme. Il ne fallait pas l'effrayer et plutôt le mettre en confiance. L'objectif

étant qu'il ne lui arrive rien et qu'il explique ce qu'il avait vu et fait.

— Un homme sur les contre-voies qui fait des signes, caméra 26 ! dit à haute voix une agent de maintenance et d'ingénierie.

— Prévenez le major, lui répondit une voix d'homme en écho.

Beaumont était dans son bureau, il avait reçu des consignes dans le cadre de l'amélioration du service de sécurité.

*Ça ne va pas être simple, se disait-il. On nous demande plus de sécurité avec moins d'agents. Foutu gouvernement.*

La sonnerie de son téléphone l'empêcha de poursuivre sa réflexion. Il ne savait pas comment être diplomate dans une situation de galère !

— Ici, PC, nous avons en visuel un homme correspondant à ...

L'agent n'eut pas le temps de finir sa phrase que :

— J'arrive ! cria-t-il d'un ton sec.

Il fallut peu de temps au major pour rejoindre le PC. Arrivant devant l'écran, il le vit. Gesticulant, et vivant, il demandait de l'aide.

Beaumont brancha un micro sur le haut-parleur du quai.

— Ici, le PC de station. Major Beaumont. Nous savons tout, monsieur Randal, grâce à votre femme Abby. Restez où vous êtes, des agents vont venir vous chercher.

Ohsira avait entendu. Il fit un signe de réception positif en levant son pouce. Il était soulagé, heureux presque. Son plan avait fonctionné. Il pensa à Abby qu'il aimait encore plus. Au loin, il vit deux hommes marchant l'un derrière l'autre, qui venaient à sa rencontre. Arrivés à sa hauteur, ils placèrent Ohsira entre eux deux, assurant ainsi sa sécurité.

Quelques minutes plus tard, le major fit la connaissance d'Ohsira.

Dans son bureau, Beaumont commença :

— Vous avez une femme formidable, monsieur Randal. Elle a compris votre message » et votre inquiétude.

Ohsira ne pouvait pas ouvrir la bouche tellement l'émotion l'étreignait. Il regardait fixement le major, les yeux pleins de larmes.

— Un agent a téléphoné à votre femme. Elle sera là bientôt. En attendant, pourriez-vous me dire ce qu'il s'est passé ?

Ohsira sentit sa poitrine se dégonfler, il n'avait plus cette boule de stress.

— Je marchais quai de la Mégisserie lorsque j'ai vu une grosse moto avec deux individus casqués monter à la hauteur d'un 4X4 gris. Puis un bruit sec, et la moto est partie en trombe. Je me

suis approché de la voiture, pour voir ce qu'il s'était passé.

Il marqua une pause. L'émotion était palpable. Puis ;

— Je suis secouriste, ce n'est pas mon métier, mais j'aime bien porter secours. J'ai passé mon diplôme il y a quelques années, je connais les premiers gestes à faire.

Une nouvelle pause. Le major le voyait revivre la scène qu'il décrivait. Moment d'intensité douloureuse. Il lui expliqua en termes simples ce qu'il avait réalisé pour que cet homme touché par balle puisse vivre.

— J'ai été pris de panique lorsque j'ai vu que des gens me filmait. On pouvait penser que c'était moi le tueur. Alors je suis parti en courant me réfugier dans le métro. Pour me faire remarquer, j'ai traversé une voie en espérant que le conducteur m'aperçoive et donne l'alerte.

Silence dans le bureau du major.

— Un verre d'eau, un café ? demanda Beaumont.

— Un café, s'il vous plaît.

Le major voyait bien à qui il avait affaire. Un homme simple, humain. La machine à café avait fini de déverser son nectar noir et chaud.

*Ça va lui faire du bien, pensa-t-il.*

Il lui déposa la tasse devant lui. Ohsira la prit et but lentement comme pour faire durer le plaisir le plus longtemps possible.

— Merci ! dit-il en reposant la tasse.

On frappa à la porte.

— Madame Randal est là, dit l'agent féminin.

— Faites-la venir.

Ohsira tourna la tête vers la porte. Il attendait ce moment depuis des heures.



Elle entra dans le bureau du major. Elle était belle. Ses yeux gris-vert étaient lumineux. Un sourire bienveillant était dessiné sur ses lèvres.

*La plus belle chose au monde*, pensa Ohsira. Abby avait le plus beau sourire du monde.

\*\*\*

En pleine jungle équatoriale, le colibri d'Elena observait son jardin d'Eden. L'harmonie des couleurs incitait à la joie de vivre, à la légèreté de l'être. Lui, le plus petit des oiseaux sur Terre, envoyait depuis sa forêt un message au monde.

Que les êtres vivants sont invités à profiter de la douceur de vivre, à alléger la négativité et surtout à exprimer plus d'amour dans leur vie quotidienne.

Le colibri d'Elena était heureux !

## Chapitre V

Françoise, l'infirmière du service de Madame « Je-sais-tout », était devant la machine à café. La tasse descendit de son mécanisme. La décoction remplissait lentement la tasse. Il se dégageait une odeur de café grillé. Ses pensées allaient à son travail, sa vie. Elle était peu fournie, sa vie. Toute son énergie au service des malades, elle n'avait plus de place pour le reste. La question de l'*Obersturmführer* se faisait écho dans sa tête. Il était peut-être temps qu'elle s'occupe d'elle-même. Voir des gens, sortir, faire la fête. Seulement voilà, avec une tête pareille à faire fuir une horde sauvage de loups-garous, elle devait se refaire une beauté. Coiffeur, manucure, tout ce qu'il faut comme superflu pour doper son moral. Elle ne voulait pas replonger dans le

milieu médical, il lui fallait d'autres horizons.

Une sonnerie doublée d'une ampoule lumineuse la fit revenir à la réalité, l'enlevant brusquement de ses rêveries. C'était la chambre 21.

Françoise jeta son gobelet au deux tiers bu dans la poubelle. Elle se hâta, à la limite d'une petite foulée.

Qu'allait-elle trouver ?

Entrant dans la chambre, un interne était penché sur le malade.

Jack Monroe revenait d'une longue promenade en lui-même. Un œil puis le second laissèrent pénétrer la lumière. Ses doigts signaient son retour à la vie ; comme un astronaute, il leva le pouce droit pour dire : « Tout va bien ! C'est OK ! »

Une ambiance d'apaisement, de bien-être avait transformé l'air de la chambre.

Une aura bienfaitrice s'était substituée à l'atmosphère asphyxiante.

L'interne commença à lui parler :

— Vous êtes à l'hôpital de la Salpêtrière, en réanimation. Vous avez été opéré.

Jack regarda l'interne puis tourna sa tête. Une chambre, des tuyaux, une infirmière, une porte mi-ouverte, des murs blancs. Son cerveau prenait conscience de l'espace et du lieu.

— Ne parlez pas. Ça va revenir. Pas d'inquiétude.

Il entendait et comprenait ce qu'on lui disait. Puis :

— On diminue le *Propofol*, on surveille les constantes vitales. Regardez si la température corporelle remonte. On fera une évaluation plus tard.

Françoise avait noté sur le dossier qu'elle avait pris sur le chariot dans le

couloir. L'interne sortit en levant le pouce, pour répondre au OK de Jack.

Françoise regardait cet homme qui s'éveillait à la vie. Elle trouvait ça beau. C'était les yeux d'une maman pleins d'amour en donnant la vie. Une renaissance !

*Je suis faite pour ça !* pensait-elle

Jack, fatigué, ferma les yeux et s'endormit.

Françoise devait aller voir Brigou pour lui annoncer la bonne nouvelle. À elle de prévenir les personnes, et surtout cette femme qu'elle avait vue dans le couloir, lui demandant le numéro de chambre de cet homme. Elle avait le souvenir qu'elle lui avait dit ce qu'elle était : juge d'instruction.

Son psychisme était en mode combat. Visage arborant un sourire serein et conquérant, elle avançait vers le bureau de Brigou.

— La 21 s'est réveillée, annonça-t-elle sans dire bonjour

Brigitte avait la tête scotchée à son écran d'ordinateur. Elle ne regardait pas ses doigts frappant le clavier à la vitesse du son, avec plus de 90 mots/mn. Une vraie pro !

Elle entendit au loin une voix. Levant les yeux de l'écran blanc aux lettres noires, elle reconnut Françoise.

— Oui, Françoise ? l'interrogea-t-elle.

Françoise la regarda :

— La 21 s'est réveillée. Il faudrait prévenir les personnes de ce monsieur Monroe.

— Oui, dit-elle en retour.

Françoise laissa Brigou derrière son écran. Elle devait se rendre en salle de soin préparer le complet réveil du 21.

Brigitte envoya un mail à sa patronne. Elle ne devait pas la déranger, car la

professeure Sirex préparait une communication en vidéo-conférence avec les USA. Elle n'était pas inquiète, le personnel soignant gérerait très bien cette situation.

À charge pour elle de prévenir cette femme, madame Marantz. Elle s'accorda un moment de répit dans sa frappe pour la joindre.

\*\*\*

Face à elle, l'homme ne disait rien.

Céline le regardait droit dans les yeux. Elle savait qu'il considérait la femme comme pas grand-chose, alors une femme qui soutenait son regard devait l'énerver. Anne-Sophie observait, elle était prête à frapper les touches de son ordinateur quand une sonnerie retentit.

C'était le portable professionnel de la juge. Lorsqu'elle était en audition, Céline faisait un renvoi d'appel vers le téléphone de son assistante Anne-Sophie.

- Allo ? dit celle-ci.
- Madame Marantz ?
- Qui la demande ?

Brigitte expliqua à Anne-Sophie qui s'était présentée, l'objet de son appel. Elle raccrocha avec un sourire de soulagement et de satisfaction. Céline regarda son assistante qui lui fit un signe de tête réconfortant. Céline ne comprit pas.

Anne-So gribouilla un mot sur une feuille de papier. « *Il est sorti du coma* ». Elle se leva et déposa le bout de papier sauveur. Céline le prit. Un sourire éclaira son visage. Son cœur se mit à tambouriner. Elle était pressée d'aller le voir. Puis elle entama son audition, pleine de force.

— Monsieur Kraniansky, savez-vous pourquoi vous êtes ici ?

L'homme soutenait son regard. Il avait vu que le visage de cette femme



avait changé. Il s'était passé quelque chose qui la mettait en joie. C'était peut-être une mauvaise nouvelle pour lui ? Il était sur ses gardes.

— Non, dit-il simplement.

Céline perçut l'angoisse dans sa voix.

Elle lui expliqua les raisons de sa présence. Puis l'observa. Boris s'était décomposé, il ne comprenait pas. Alors Céline montra les photos de sa fille Maëva prises par la pédiatre. Son attitude reflétait l'effarement, la surprise et la colère. Des larmes se coinçaient à l'aile de son nez.

— C'est vous qui avez fait ça à votre fille ?

— Non, non, c'est pas moi ! cria-t-il en se penchant vers la juge. Mais qui a ...

— Votre compagne vous accuse d'avoir maltraité Maëva, embraya Céline.

— Cyra (prononcez *Syka*) ! hurla le Russe.

— Calmez-vous ! C'est quoi ce mot ? demanda Céline.

— Salope ! répondit-il.

Anne-Sophie regarda Céline comme pour lui demander : « Je note ? »

Céline refusa de la main.

Elle savait que ce n'était pas lui, le responsable de ces atrocités. Sa pensée allait vers l'homme de la chambre 21.

Si elle le pouvait, elle laisserait tout tomber, partirait de suite, laisserait tout en plan. Pour le retrouver. Son cœur, tout son être était dirigé vers lui.

L'homme de sa vie.

Elle devait punir la femme de Boris.

— Je vous remercie de votre témoignage, monsieur Kraniansky. J'ai cependant une dernière question.

Il la regardait comme s'il sortait KO d'un combat.

— Pourquoi a-t-elle fait ça ?

En même temps que sa question, elle montrait les photos du corps de Maëva difficilement soutenables.

Boris réfléchit, puis :

— Peut-être qu'elle veut partir...

— Mais pourquoi faire autant de mal à votre enfant ? N'y aurait-il pas une autre raison ?

Céline voyait bien qu'il avait du mal à comprendre, cependant, elle pensait qu'en lui laissant un peu de temps, il parlerait.

— Argent ! s'exclama-t-il au bout de quelques minutes.

La juge parla lentement en articulant chaque syllabe.

— Si je comprends bien, vous pensez que votre compagne a fait du mal à Maëva pour vous enlever votre fille et prendre ou voler votre argent ...

— *Da* (oui en russe).

Elle avait compris qu'il avait dit :  
« Oui ».

Avec le témoignage de la psychiatre Catherine Vermont ainsi que de Boris, sa conclusion était limpide : Irina Botechlava était une « fracassée du caisson » comme la nommerait Jack. Elle était bonne à être enfermée.

Elle voulut poser une ultime question par curiosité féminine :

— Combien d'argent avez-vous ?

Elle avait choisi une question simple afin que Boris puisse comprendre et répondre.

Le foreur de la plate-forme avait compris. Il déglutit avant de lâcher :

— 500 000€.

La juge ne voulait pas commenter la réponse du pauvre bougre.

— Nous avons terminé, monsieur Kraniansky. Je vous ferai savoir ma décision dans quelques jours. En attendant, je maintiens la garde à vue.

Le Russe ne dit rien. Elle demanda à Anne-Sophie de faire venir les deux officiers judiciaires afin qu'ils emmènent le prévenu. Boris se leva.

*C'est vrai qu'il est impressionnant, pensa Céline.*

La porte du bureau se referma.

Elle avait bien fait de le séparer de sa compagne.

*Deux ours ne peuvent pas vivre dans la même caverne, se dit-elle.*

Indy choisit ce moment pour se manifester. Visiblement, elle en avait marre d'être dans sa boîte. Elle grattait

afin de montrer son impatience. Céline se leva et ouvrant la porte libératoire, Indy lui fit la fête. Elle était sur ses deux pattes arrière, comme pour lui dire : « Merci ! Alors, on joue ? »

\*\*\*

Le major regardait le couple nouvellement formé. Il voyait dans leurs yeux l'amour se projeter l'un vers l'autre. Il pensait à cet axiome faisant rimer "amour" avec "toujours", cependant il était essentiel qu'il repose sur des valeurs solides et rassurantes. La loyauté, la franchise, l'honnêteté, la solidarité, le soutien, l'écoute étaient autant de valeurs qui apportaient un sentiment de sécurité, de chaleur et de bienveillance au sein du couple. C'était la confiance totale avec un grand C !

C'était ce qu'il voyait. Il dit :

— Vous pouvez partir, nous avons vos PV. Nous vous tiendrons informés de la suite.

Il se leva en leur indiquant la porte de son bureau. Il referma derrière eux.

Ohsira tenait la main d'Abby, ils avançaient dans un couloir vers la sortie de cette station de métro où ils étaient restés trop longtemps à leur goût. Montant les escaliers, ils inspirèrent fortement. Même si l'air n'était pas excellent, ça faisait du bien d'être dehors, à la lumière du jour. La circulation était dense, peu important, l'essentiel était qu'ils étaient ensemble, l'un à côté de l'autre marchant dans la même direction. Ils avaient décidé de rentrer chez eux, le pantalon d'Ohsira attendrait. Un bus passait en parallèle. Ils échangèrent un regard, elle dit :

— Oui pour le bus !

Ils s'étaient compris, presque plus besoin de mots entre eux.

Un bus, le 86, passa à côté d'eux. Une station se profilait au loin. Ils accélérèrent le pas. Le bus stoppa. Le

couple se précipita en se tenant par la main et entra par la porte-cabine. Ils seraient chez eux dans trois quarts d'heure. C'était bien. Assis l'un à côté de l'autre – une chance à cette heure de la journée–, ils voyaient le paysage de Paris défiler. C'était bon.

Abby voulut regarder son portable. Ohsira, voyant ce qu'elle s'apprêtait à faire, lui mit sa main sur la sienne comme pour dire : « Non, pas maintenant... »

Elle se jeta sur lui et l'embrassa.

\*\*\*

Alex, le barman du *Winston*, n'avait pas de nouvelles de ses potes. Il avait fini tard hier ; le temps de tout mettre en ordre, il s'était couché seul à 4 du matin. Aujourd'hui, c'était une journée plus calme et il pouvait consacrer du temps à ses copains. Il avait fait une liste. La liste du jour.



En 1, téléphoner à Georges. Il appuya sur la touche de son nom sur l'instrument.

*Il faut bien réveiller le pèlerin ! s'amusa-t-il en pensée.*

— Salut, Georges, t'as des nouvelles ?

Alex ne lui demanda pas comment il allait, son appel était « droit au but » !

Georges ne s'en offusqua pas. Il connaissait Alex.

— La juge m'a envoyé un texto ; visiblement, elle n'avait pas le temps à parler. Il est sorti du coma. Il va mieux.

— Super ! enchaîna Alex puis comme une étoile filante sous le capot de sa boîte crânienne, il dit, inquiet : ils le savent ?

— Qui sait quoi, Alex ? interroge Georges en se posant une question dans sa tête : « *Qu'est-ce qu'il a fumé ?* »

Alex était nerveux, il monta d'un ton :

— Georges, réfléchis ! Les brutaux qui ont essayé de buter Jack, ils le savent qu'il est sorti du coma ?

Georges avait compris la manœuvre. Ce que voulait dire Alex était que si les *bandidos* étaient au parfum de la résurrection de Jack, ils allaient finir le job ! Et là, c'était *very dangerous* comme disaient les English !

\*\*\*

Dans la forêt équatoriale, le colibri d'Elena poursuivait son entreprise de création et de modification. La coloration de ses plumes faisait qu'il était visible de loin. Alors qu'il s'activait sur le nectar d'une fleur, un oiseau de son espèce, plus petit que lui, vint à sa portée d'ailes en chantant. Le son qu'il produisait correspondait à celui d'une femelle. Le colibri d'Elena était très coloré, et sa longueur de bec importante. Bien que plus grosse que le mâle, elle était séduite par la spécificité de sa coloration. Elle en était éblouie !

Elle se positionna aile contre aile.

Le colibri d'Elena savait ce qu'elle venait chercher. Faire des petits. Pour lui, en pleine forme sexuelle, se reproduire serait un jeu... d'oiseaux !

Ils volèrent vers un endroit tranquille, à l'abri des regards. Le colibri d'Elena montra sa détermination à procréer. Une fois l'« affaire » faite, les deux oiseaux de petite taille se séparèrent. La femelle ainsi fécondée s'en alla construire son nid. Dans quelques semaines naîtraient des oisillons avec la marque du colibri d'Elena. Ainsi la perpétuité de l'espèce serait assurée. Le colibri d'Elena poursuivit sa vie d'oiseau-mouche avec la satisfaction du devoir accompli. Il était euphorique !

\*\*\*

Il mettait de l'ordre dans ses cheveux courts et blancs. Il aimait être présentable, surtout lorsqu'il allait voir sa juge préférée, Céline Marantz. Il

rectifia le nœud de sa cravate bleue rayé blanc. Il était prêt. Il sortit de son bureau du palais. Élégamment vêtu, il salua quelques personnes de son équipe. Il pénétra dans le bureau de la petite juge.

— Bonjour, madame la juge, dit-il avec un sourire.

Il inclina sa tête en signe de respect auprès d'Anne-Sophie qui lui répondit par un :

— Bonjour, monsieur le procureur.

Indy était en laisse. Elle tirait un peu, comme pour dire : « On y va ! »

— Monsieur le procureur, quel bon vent vous amène ? demanda Céline.

Elle se sentait coincée. D'un côté, Indy, de l'autre, son patron.

— Je passais comme ça, vous dire bonjour... Où en sommes-nous avec le dossier de la fillette ?

Le procureur Léonard de la Tour était issu d'une vieille famille aristocratique. Le droit était la priorité dans la famille de la Tour. Il avait fait des études brillantes sans redoubler. Après un master, un diplôme d'IEP, il était sorti major du concours d'accès à la magistrature. Son intelligence et les opportunités en avaient fait qu'il était devenu procureur de la République. Son salaire était correct – plus de 5 000€ par mois –, cependant, ce n'était pas ça qui l'animait. La justice était son Graal. La cinquantaine bien remplie, il était fier d'avoir belle allure. Il avait eu des aventures, mais rien de bien sérieux. Alors, quand il voyait la petite juge, il avait des envies « amoureuses ». N'importe quel prétexte était bon pour lui rendre visite.

— Vous aurez mes conclusions prochainement. Ce que je peux vous dire, c'est que ce n'est pas le père de la fillette qui a provoqué ces morsures et

blessures, mais la mère, expliqua Céline en insistant bien sur le mot « mère ».

— Et ?

— Nous l'avons mis en garde à vue et je vais auditionner la mère. Les charges sont terribles et les preuves accablantes.

— Bon travail, Céline !

Il aimait bien conclure par une phrase positive en lui rappelant que c'était lui, le boss, et qu'il s'octroyait le droit de la nommer par son prénom.

Céline ne dit rien. Indy se faisait de plus en plus pressante.

— Oui, Indy ! On y va ! s'exclama Céline.

— Bonne promenade à toutes les deux ! leur souhaita le procureur.

Il tourna le dos à Céline, ouvrit la porte et disparut dans le couloir de droite.

— C'est gentil à lui d'être venu nous voir, dit Anne-Sophie d'un air malicieux.

Personne dans l'équipe n'avait de doute sur la « faiblesse » du procureur envers Céline.

— On va auditionner la miss Irina après notre promenade. Elle sera bien mûre !

Indy secoua sa queue, elle marquait sa joie à l'idée de faire une balade avec sa maîtresse.

## Chapitre VI

Magdalena était grande. Blonde, les cheveux longs, elle les ramassait en queue de cheval pour aller travailler. Yeux clairs, visage anguleux, pommettes rehaussées, la brutalité de son visage était atténuée par la blancheur laiteuse de sa peau. Il faut dire qu'elle venait et revenait de loin.

Fille cadette d'une famille de deux enfants, son frère aîné était un homme brutal. Grand, l'air sombre, un visage de tueur sorti d'une mauvaise bande dessinée, Zoran avait fait la guerre contre les Russes. C'était lui qui avait aidé à la fabrication d'une bombe qui avait explosé au lycée polytechnique de Kertch. Il haïssait les Russes. Des colonisateurs, disait-il, des barbares ! Il voulait l'indépendance de la Crimée et pour ça, il était prêt à tout.



Magdalena avait peur de son frère. De sa force et de sa brutalité, et qu'un jour, il ne la tue ou la viole. Elle l'avait même vu frapper son père. Elle n'aimait pas ces nuits qui n'en finissaient pas. Ainsi, avant de s'endormir, elle enfilait une culotte et un bas de survêtement afin de protéger la porte de son intimité. Il était urgent dans ce contexte d'insécurité qu'elle parte au plus vite.

Une fois son diplôme d'infirmière en poche, elle avait répondu à une annonce internet.

Un hôpital parisien recrutait de façon urgente des infirmières. L'hôpital se chargeait de la formation. Elle répondit. Quelques jours plus tard, elle était embauchée comme infirmière en réa dans le service de la professeure Sirex.

Depuis son départ, et cela faisait plus d'un an, elle avait coupé les ponts avec sa famille. Plus de nouvelles de son père ou de sa mère et encore moins de son

frère. Elle ne voulait plus en entendre parler.

Un chat lui tenait compagnie dans son studio de la porte de la Chapelle, ça suffisait à sa vie. Peut-être que plus tard, elle ferait la connaissance d'un homme gentil. Pour l'heure, une idylle n'était pas au programme.

Une caresse à son chat roux. Elle lui avait changé sa litière et mis des croquettes dans son bol. Demain, elle lui avait promis une bonne boîte de pâtée au saumon. Elle regarda sa montre. Elle allait être en retard et l'équipe de jour ne serait pas contente si c'était le cas. Elle aimait bien travailler la nuit. À l'hôpital, le service de nuit engendrait une atmosphère particulière. Des bruits inconnus, des ombres que l'on ne peut que deviner. Une ambiance de sommeil, seuls le bruit des machines ainsi que les témoins lumineux illuminaient cette vie artificielle.

*C'est un autre monde !* pensait-elle

C'était ce monde-là qu'elle aimait. Elle passait de chambre en chambre comme une Belphégor en blanc de vie. C'était son royaume, son havre de paix.

Avant de sortir de chez elle, la radio annonçait que la NASA avait fait atterrir un engin sur la planète Mars. Des journalistes débattaient de cette information.

Elle se disait en riant intérieurement : *il est plus facile d'aller sur Mars que d'aller au restaurant !*

Elle ne savait plus s'il fallait en rire ou en pleurer !

*Sacré COVID !*

Le métro avait bien fait son travail, encore un quart d'heure de marche. Le temps de mettre sa « panoplie », elle serait prête pour le briefing de l'équipe de jour. Son travail commençait à 17h, cependant, il fallait qu'elle soit dans le service vers 16h30, afin de se préparer et assister à la passation.

Au sous-sol, elle mit ses vêtements dans son placard. L'ascenseur puis le service, elle serait à l'heure. Elle était contente. C'était une belle nuit qui allait se profiler. Elle espérait de bonnes nouvelles des patients. C'était comme une famille pour elle. Famille qui lui avait tant manqué.

L'équipe de jour était là. Les infirmières, ses collègues, arrivaient en grappe. Une fois que tout le petit monde de la nuit fut en salle, le débrief commença.

Sirex ouvrit le bal. Une fois passé les consignes d'usage, puis les dossiers de chaque malade via les numéros de chambre, elle en arriva à la chambre 21.

— La 21, monsieur Monroe. Il est sorti du coma aujourd'hui.

L'équipe sourit. C'était une victoire pour elles.

Elle poursuivit en rappelant quelques notions

— L'éveil est une phase très courte, c'est ce que nous avons avec la 21. Il faut surveiller l'installation d'un rythme veille-sommeil. Pour nous, ce sera la fin du coma. Donc, cette phase est importante, surtout que c'est sa première nuit.

Elle insistait sur cette « remise en route » du cerveau. Comme le moteur d'une voiture après révision.

— Il faut que cette remise en route, qui est une phase indispensable, se produise. C'est comme remettre le disjoncteur suite à une panne de courant, il faut être prudent sur la reprise de la conscience ! C'est l'allumage des lampes !!

Sirex aimait bien les images du quotidien pour expliquer ce qu'il y avait à faire.

— On diminue les médicaments, on l'alimente progressivement. Et qu'il boive ! s'écria-t-elle.

\*\*\*

Indy était joyeuse, ne tirait pas sur sa laisse. Les odeurs n'étaient pas les mêmes que près de sa maison. Il y avait des nouvelles, mais rien de bien méchant. Elle se soulagea sur une pelouse proche d'un arbre. Ses deux billes noires montraient sa joie de voir de la verdure. Un arbre était proche. Un coup de « reniflage » puis elle se soulagea. Ça lui faisait du bien. La tête du west highland est son point majeur, son museau large et court lui confère un bon équilibre des proportions. En clair, Indy était belle. Et elle le savait. Alors, lorsqu'elle tourna sa tête vers sa maîtresse, Céline fondit d'émotion.

— Oui, Indy, on va rentrer, lui dit-elle comme si elle comprenait.

Le pire était qu'Indy la comprenait. Ainsi, maîtresse et la belle westie retournèrent au bureau.

En pénétrant dans son bureau, Céline vit Irina assise. Anne-Sophie avait bien organisé les choses. Céline mit Indy dans sa boîte de salon.

Prenant place dans son fauteuil et faisant un signe de tête à son assistante, celle-ci comprit que le cirque allait commencer. Doigts sur le clavier, Anne-So était prête au top départ !

— Savez-vous pourquoi vous êtes ici ?

C'était une question de rhétorique, elle aimait bien commencer son audition par cette question. Ça pouvait induire la suite de la déposition.

— Non ! dit Irina fermement.

— Alors, je vais vous expliquer, déclara aussi fermement Céline.

Elle n'allait pas se faire balader par cette mère monstrueuse

Irina ne se sentait pas très bien. Même si elle était dans le déni, sa petite voix

intérieure lui murmurait : *ça ne va pas le faire...*

Tout s'enchaîna rapidement. Les photos, l'analyse anatomique des morsures, l'analyse psychiatrique, le témoignage de son compagnon. Un faisceau de preuves accablantes. Médusée, son regard hagard, elle ne savait plus comment réagir. Elle se sentait perdue, prise au piège, alors elle se mit à pleurer.

Céline se tut. Un silence plombait la pièce. Seuls les gémissements se faisaient écho dans le bureau, entrecoupés de quelques mots.

— Pas ma faute ... Moi malade ...

— Madame Botechlava, reconnaissez-vous les faits ?

Irina laissa tomber sa tête, comme une condamnée prête à être décapitée.

— Oui, chuchota-t-elle.



— Je vous inculpe de coups et blessures sur mineure, pouvant entraîner la mort.

Elle laissa un peu de temps afin que l'inculpée comprenne ce qu'il venait de se passer.

— Vous comprenez ce que je viens de dire ?

Quelques secondes plus tard :

— *Da*, prononcé sans émotion.

Céline reprit :

— Vous allez être mise en détention provisoire. Puis vous serez incarcérée dans un hôpital en attendant votre jugement. Avez-vous compris ce que je viens de vous dire ?

Irina ne répondit pas. Un hochement de tête fut pris pour un oui.

— Anne-Sophie, faites entrer les agents afin qu'ils l'emmènent.

Céline tendit le procès-verbal pour qu'elle le signe. Irina prit le stylo qu'on lui tendait. Elle apposa sa signature.

— Maëva ? finit-elle par dire.

Céline et Anne-Sophie se regardèrent. Elles pensèrent en même temps : *Une fracassée du caisson, on est chez le docteur Folamour !*

Céline reprit son sérieux pour annoncer :

— Votre fille Maëva restera à l'hôpital pour y être soignée. Ensuite, la justice se prononcera.

Elle ne voulait pas lui dire que sa fille allait lui être retirée, et placée dans une famille d'accueil. Elle comptait sur l'hospitalisation d'Irina, et son traitement, afin qu'elle oublie sa fille. Peut-être que, dans un deuxième temps, son père pourrait la prendre. Il fallait attendre et surtout protéger Maëva.

Deux agents judiciaires entrèrent. Ils levèrent Irina, puis la menottèrent. Sans dire un mot, sans se retourner, Irina disparut.

— Un café ? demanda Anne-Sophie.

Il était presque 18 h, et un peu de réconfort serait le bienvenu. Céline accepta.

Un autre dossier était sur la table. Un dossier qui lui tenait à cœur. Celui du *Stanilonorm*. Ce médicament des laboratoires Zeifer, à cause duquel des gens étaient morts. D'autres, tués pour avoir essayé de faire éclater la vérité. Ce dossier ouvert sous le n° 19 ATR 000866 qui avait provoqué la tentative d'assassinat de son commissaire. Celui qu'elle aimait. L'homme de sa vie.

Comme beaucoup de gens, elle avait vu la vidéo postée sur Instagram. Il fallait qu'elle en sache plus. Qui ? Oui, qui avait tenté de le tuer ?

\*\*\*

La clé entra dans la serrure de l'appartement de deux pièces place du Commerce à Paris d'Abby et Ohsira. Abby alluma l'entrée. Ils se mirent à l'aise en enlevant leurs manteaux. L'appartement était calme. Ils se prirent la main, geste tendre de deux amoureux. Rien ne pouvait supposer que quelques secondes plus tard, une déflagration allait souffler leur foyer « bonbonnière » comme il le surnommait, comme un ballon qui éclate. Un bruit intense se fit entendre, des vibrations et la déflagration, et se propagea sur le quartier. Des hommes, des femmes, des enfants étaient en état de choc. D'autres avec des blessures profondes, et des morts.

Abby et Ohsira s'étaient protégés l'un l'autre. Leurs cerveaux avaient enregistré une lumière bleutée, un son lourd et puissant, puis plus rien. Les lumières de leurs yeux s'étaient définitivement fermées. Les pompiers, arrivés trente minutes plus tard,

découvrirent deux corps calcinés enlacés.

Abby et Ohsira étaient réunis dans la mort.

En voyant cette scène de guerre, un pompier enleva son casque. Des larmes sortaient de ses yeux bruns. Il pleurait.

Des chaînes de télévision en continu se précipitèrent comme des vautours attirés par « l'événement, le scoop »... « Moi premier ! » Sirènes de police, de pompiers, d'ambulances, la place était envahie de gens hagards, de blessés, certains couraient, d'autres étaient figés, ne comprenant pas et puis il y avait les curieux. Ces mêmes gens qui ralentissaient sur une autoroute afin de voir l'accident de l'autre côté des voies. Un théâtre d'opérations de guerre. Des images faisaient écho à l'attaque des tours jumelles à NY, des journalistes commentaient la tragédie.

Le major Beaumont avait des écrans partout dans son QG. Un agent frappa à la porte de son bureau. Après un « entrez » assez sec, l'agent lui demanda de le suivre dans la salle d'opération.

Des écrans remplissaient un mur entier. C'était surtout des images de caméras souterraines, mais également aux sorties de la station. Il y avait un écran qui était branché sur une chaîne continue. Les agents devaient savoir ce qu'il se passait à l'extérieur et rien de mieux qu'une chaîne d'info.

Le major voyait l'horreur. Ces images de guerre laissaient penser à une attaque terroriste. Un journaliste faisait un compte rendu, le major demanda à mettre le son plus fort. Le journaliste disait :

— C'est une véritable scène de guerre. Des dizaines de personnes blessées, et l'on dénombre quelques morts.

Après un blanc, il poursuivit :

— D’après nos informations, la charge explosive était placée dans un petit appartement. Il semblerait que le couple Randal était visé.

Le major regarda son agent. Son sang avait quitté ses membres, son visage.

Fixé sur l’écran, il avait du mal à comprendre ce que disait le journaliste. Il était en état de choc. Il pensait à eux, Abby et Ohsira. Après les minutes qui lui avaient permis de s’imprégner de l’information, son esprit revint à la réalité. Le bruit lointain des paroles du commentateur devint audible et compréhensible.

Il réfléchissait sur le pourquoi.

Une femme vêtue d’une combinaison blanche tournait le dos aux caméras. Un acronyme apparaissait : IML.

C’était le médecin légiste Karla Wenzel, qui avait été appelée sur cette scène de crime. Un assistant prenait des photos. Les flashes sortaient de

l'appareil. Absence de lumière, les photos devenaient des preuves.

Le journaliste avait protégé sa source en ne divulguant pas l'origine de l'information. L'assistant du docteur Wenzel le lui avait demandé. Le journaliste de la chaîne d'info continue émettait des hypothèses, en se gardant bien de tout amalgame. Pas d'évocation sur un acte islamo-gauchiste, ni sur une vengeance, ni sur un règlement de comptes, cependant, c'était fortement sous-entendu.

Il se disait qu'avec cette attaque, les gens, le peuple pouvait conclure que la gauche était dans la merde !

Le journaliste conclut par ces mots :

— La police fait son travail et le parquet n'a pas encore été saisi.

En clair, il ne savait pas grand-chose.

*C'est ça, les chaînes d'info continue, il faut meubler, pensait le major.*



Beaumont se concentra et son observation l'engagea sur une conclusion.

Abby et Ohsira avaient été tués, car Ohsira avait été le témoin de la tentative d'assassinat. C'était les réseaux sociaux qui les avaient tués. Il était furieux !

*Ah, ces putains de réseaux de mort !*

Il ne fallait pas qu'ils parlent. Alors, ils les avaient tués. Il y avait un rapport entre ces deux événements. Il devait contacter la police ou peut-être le juge de cette affaire.

Le lien évident !

\*\*\*

Céline entra chez elle, après un petit pipi pour Indy près de l'arbre qu'elle connaissait, elle courait de joie après son évacuation anatomique. Les nouvelles de ses compagnons à quatre pattes étaient bonnes. Alors elle courait,

partout, afin de montrer sa satisfaction. Tout allait bien.

Céline et sa chienne entrèrent dans le hall de l'immeuble. L'ascenseur était au rez-de-chaussée. Moins de deux minutes plus tard, elles se retrouvèrent dans son « lieu de repos romantique » comme elle le nommait. Indy avait soif, elle alla vers la cuisine.

— Un peu d'eau, Indy ? Tu as fait ta folle ! dit Céline avec sa voix douce.

Elle lui versa un peu d'eau dans son bol, puis alluma la télévision du salon. Elle détourna son regard, pour se rendre dans sa chambre afin de se mettre à l'aise. Elle aimait bien ces retours à la maison, se changeant en femme « cocooning ». Avec un verre de vin blanc sec, elle s'installa dans son fauteuil. Il y avait de la pub à la télé, puis vint le journal de 20h.

Un présentateur, genre « cocker triste » annonçait le sommaire, puis

avant d'égrainer les différents sujets,  
« Cocker triste » déclara :

— Un attentat place du Commerce dans le XVe arrondissement de Paris a fait 7 morts et 25 blessés. On notera que la charge explosive avait été dissimulée dans une ampoule de l'entrée. Un acte terroriste, vraisemblablement. La police enquête. Voyons maintenant la suite de notre journal.

Son téléphone portable se mit à sonner. C'était son perso.

— Tu as vu ? dit la voix de Georges.

— Oui ! répondit la juge

— T'en penses quoi ?

Elle ne comprenait pas ce à quoi Georges faisait allusion.

— Je ne comprends pas, Georges, penser quoi ?

Georges prit sur lui. Il ne voulait pas l'envoyer dans le mur.

— Céline, l'attentat de la place du Commerce et la tentative d'assassinat de Jack...

— Qu'est-ce que tu racontes, Georges ?

Georges s'aperçut qu'elle n'avait pas fait le rapport.

\*\*\*

La pluie tombait fortement dans la forêt équatoriale. Une pluie dense et chaude. Les fleurs perdaient leurs pétales, et le colibri d'Elena s'était calfeutré sous des feuilles d'un arbre géant. Protégé de ces gouttes lourdes et chaudes, il regardait son œuvre se transformer. Les pétales, sous l'action mécanique de l'attraction de la Terre, s'étaient détachés de leurs pistils, et jonchaient le sol d'un tapis coloré.

Le colibri d'Elena savait qu'il devrait refaire ses créations. Fatigué, il ferma les yeux, et s'endormit.



## Chapitre VII

Le calme de la nuit était de circonstance. Seuls les respirateurs qui permettaient de souffler artificiellement de l'air en apportant de l'oxygène afin d'épurer le monoxyde de carbone, remplaçant l'effet mécanique de la respiration, signalaient la présence de la vie. Magdalena surveillait en salle de soins les moniteurs. Un relais lui permettait de lire et d'accéder aux données. Tout son monde d'« endormis » lui laissaient quelques minutes de repos.

Après la lecture de certains dossiers plus tendus que d'autres, elle s'octroya une petite récréation. Elle aimait bien s'informer, alors elle appuya sur la touche d'une radio et écouta. Elle tomba sur la fin d'une émission. Elle n'en connaissait pas le sujet, puis très vite, le

générique du flash info arriva. Le journaliste donna les news.

Elle sursauta de sa chaise lorsqu'elle entendit :

— Toujours pas d'informations complémentaires concernant l'attentat à la bombe d'un appartement place du Commerce à Paris

Puis il passa à un sujet international.

Stupéfaite, avec un relent nauséabond de peur, elle faillit tomber de sa chaise.

*Cette histoire sent mauvais, pensa-t-elle.*

Cela la ramenait à des années en arrière, quand son frère Zoran avait fait sauter le lycée polytechnique de Kertch. Le souvenir qu'elle en gardait était horrible.

*Ça va recommencer !* Sa pensée bouillonnait.

Elle ne voulait pas de ça ici. Que devait-elle faire ? Prévenir la police ? Et

si ce n'était pas lui ?

Magdalena sentit une crise de panique arriver. Elle savait comment gérer ce genre de stress. Elle s'allongea sur le sol et respira lentement en bloquant sa respiration à l'inspiration, puis relâcha lentement l'air emmagasiné dans ses poumons. Au bout de trois minutes, sa crise n'était plus qu'un souvenir.

Heureusement, la lumière d'un moniteur s'alluma. Un voyant orange avait remplacé le vert. Ainsi sortie de sa torpeur, elle se leva. Il se passait quelque chose. C'était la 21.

Le couloir du service était plongé dans un halo de bleu. Cette couleur non agressive offrait une atmosphère d'un temps futur.

Il avait les yeux grands ouverts. Il était un peu agité. Jack voulut parler. Un filet de voix rauque sortit de sa bouche :

— Où suis-je ? demanda Jack.



Puis sans attendre :

— Qu'est-ce qui m'est arrivé ?

Jack avait fait un cauchemar. Il s'était réveillé en sueur. Il avait appuyé sur la pomme d'appel.

Magdalena, visage baissé vers le sien, le rassura :

— Un accident. Vous êtes à l'hôpital et tout se passe bien. L'opération s'est bien déroulée. Calmez-vous.

Il la regarda. Ses yeux bleu-vert plongèrent dans les siens. Il voulait découvrir ce qui lui était arrivé.

— Ne vous inquiétez pas. Voulez-vous quelque chose ? Un verre d'eau ?

L'observation de l'infirmière lui indiquait que le patient de la chambre 21 avait transpiré. Il était un peu déshydraté.

Jack mit sa tête en arrière pour dire oui.

En allant prendre un verre d'eau, elle revint avec un somnifère léger. Elle avait opté pour le *Nozinan*. Elle n'injecta dans la tubulure qu'une demi-ampoule.

Jack ne s'aperçut de rien. La pénombre de la chambre favorisait ce type d'intervention à l'insu du patient. Jack prit son verre d'eau. Le liquide translucide et frais lui fit du bien. Il se sentit revivre. Il avait l'impression que chacune de ces cellules le remerciait du bienfait de cet apport.

Un sourire traduisit sa satisfaction. Sa tête s'alourdissait de seconde en seconde. Avant de sombrer dans un état où son cerveau devenait de plus en plus insensible aux stimulations extérieures, il énonça avec énergie :

— Prévenez Céline Marantz !

Son activité cérébrale ralentit. Il s'endormit d'un sommeil réparateur.

Magdalena le regarda. Ses yeux venaient de se fermer. Elle était soulagée

et attendrie de voir cet homme en train de se réparer. Un dernier coup d'œil avant de sortir de la 21, puis elle se rendit au poste de soin. Assise, elle lut le dossier de Jack.

« En cas d'urgence, prévenir madame Marantz au 06... »

Elle prit un post-it, écrivit le nom de la personne ainsi que son 06. Il était trop tôt pour l'appeler, elle le ferait dès que les rayons du soleil viendraient traverser les fenêtres.

Le reste de la nuit se passa sans  
difficulté.

Le jour se levait et le soleil était au rendez-vous des « lève-tôt ». Magdalena préparait son rapport de nuit. L'équipe de jour allait prendre le relais. Elle notait ce qu'elle avait administré à la 21, et qui il fallait prévenir.

Françoise arriva la première.

— La nuit a été calme, Magdalena ?

C'était un rituel, une sorte de mot de passe. Après un « Bonjour » aimable et doux, c'était au tour du « La nuit a été calme ? »

Magdalena expliqua son intervention ainsi que sa prescription à la 21. Puis elle demanda à Françoise d'appeler madame Marantz.

Il était 8 h à la montre de l'infirmière Françoise.

— OK, je vais le faire ! À 8h, les gens sont debout ! dit-elle en éclatant de rire.

Magdalena la salua d'un :

— Bonne journée !

Puis disparut dans les méandres de l'hôpital. Il y avait de l'empressement pour elle de rentrer à son appartement. Il fallait qu'elle sache qui avait posé cette bombe.

\*\*\*

Céline sortait de sa douche. Il était presque 8h. Elle avait mal dormi suite à l'appel de Georges. Elle avait ruminé toute la nuit.

*Et s'il était en danger à l'hôpital ?*  
réfléchissait-elle.

Elle devait y passer avant d'aller au boulot. La douche lui avait remis les idées en place. Elle devait inscrire son action dans l'ordre quand son portable sonna soudain.

Hésitante, elle finit par appuyer sur la touche verte de son appareil. Une voix féminine parla.

C'était l'infirmière du service de réa.

— Monsieur Monroe voudrait vous voir, dit Françoise après s'être présentée.

— Comment va-t-il ? demanda prestement Céline.

Françoise, captant l'angoisse de son interlocutrice, la rassura.

— Il va bien, sa nuit s'est bien passée. Seulement voilà, il a demandé à vous voir.

Françoise passa sous silence le cauchemar de Jack. Elle ne voulait pas rajouter du stress au stress.

Avant de raccrocher, elle lui promit qu'elle passerait avant d'aller à son bureau. Elle la remercia. Elle s'adressa à Indy :

— Compliqué, ce matin, Indy. Je finis de m'habiller, puis une toute petite promenade au pas de course ! lui lança-t-elle.

Indy leva ses oreilles, ses yeux noirs exprimaient de la joie. On allait sortir !

En laisse, Indy courut vers son arbre à informations. Un nouveau avait déposé son identification. À la lecture de son odorat, c'était un chien jeune et en bonne forme. Peut-être un nouveau « compagniou » ? Céline tira sur sa

laisse. Indy comprit que la récréation était terminée.

— Maman a beaucoup de choses à faire ce matin. Allez, oups, on y va !

Indy ne pouvant pas négocier, elle obtempéra.

Céline laissa Indy dans sa petite Fiat bleu marine sur une place du parking extérieur de l'hôpital de la Salpêtrière. Le temps était légèrement nuageux avec une belle luminosité. Indy se mit en boule sur son plaid situé à l'arrière de la voiture. Elle coucha ses oreilles sur son crâne, son attente risquait d'être longue.

Céline entra d'un pas pressé. Elle croisa des personnels soignants, poussa la porte battante du service de la « cheftaine ».

En arrivant à la hauteur du bureau de Brigitte, elle entendit la voix forte de Madame « Je-sais-tout ». Elle râlait.

— Ce gouvernement est incompétent ! Avant, nous n'avions pas de masque, puis le ministère de la Santé a dit que ce n'était pas la peine d'en avoir en extérieur. Inadmissible ! Alors que maintenant, c'est obligatoire. De qui se moque-t-on ?

Brigou ne disait rien. Dans ces cas-là, quand la patronne explosait, il était préférable de s'en éloigner et surtout de ne pas contre-argumenter.

Françoise, debout en face de Brigou, attendait la suite de cette explosion. Avec de grands gestes, la cheffe continuait :

— Et maintenant, on n'a pas assez de doses de vaccins pour vacciner. Et le pompon, Françoise nous dit qu'en plus, on manque de seringue et d'aiguille !

Plus elle parlait, plus sa fureur se traduisait par des rougeurs sur ses joues.



— J'ai mis en place des centres de vaccinations ici à l'hôpital et à Bois-Colombes pour rien. Une organisation de merde, ces membres au ministère de la Santé !

Elle souffla en arrêtant sa diatribe. Comme un ressort trop tendu, elle repartit à l'attaque :

— Que fait le gouvernement ? Pourquoi nous n'avons pas les vaccins contre la COVID ? Où sont-ils ? Les Chinois, les Russes ont des vaccins, et la France, pays de Pasteur, n'en a pas. Le seul vaccin français que nous avons, c'est le « Y en a pas » ! Que font les labos français ? Et en plus, ils ont reçu de l'argent ! On est obligés d'acheter en Allemagne, en Angleterre ou aux USA parce que nous sommes incapables de fabriquer un vaccin ! On marche sur la tête ! finit-elle par conclure.

Un silence de plomb s'installa dans le bureau de Brigitte. Françoise regardait sa copine secrétaire, déconfite.

La professeure Sirex, enracinée dans ses convictions, déclara :

— Je vais vous dicter une lettre pour le ministre de la Santé, Brigitte. Vous êtes prête ?

Brigou fit oui de la tête.

— On y va ! À l'attention de monsieur le ministre de la Santé..., dicta-t-elle clairement.

Elle fit taper tout son courroux envers la stratégie adoptée par le gouvernement. Elle mit en avant le manque de transparence, d'anticipation, ainsi qu'une communication inadaptée et incompréhensible. Et ce « mille-feuilles » administratif, qui ralentit toutes les opérations concrètes. Elle énuméra les manquements, de masques, de flacons, de personnel, d'aiguilles, de seringues. Elle posa la question du « pourquoi, alors que l'état français avait précommandé des doses de vaccins, la

France n'en recevait pas ? Y aurait-il des intérêts géopolitiques en jeu ?

Brigitte tapait sur son clavier. Les phrases que dictait son *Obersturmführer* étaient de plus en plus exigeantes envers le pouvoir.

Céline passa sa tête dans l'encadrement de la porte du bureau. Voyant ce petit monde bien excité, elle osa :

— Je suis le juge Marantz, on m'a téléphoné ce matin pour me dire que monsieur Monroe voulait me voir. Je peux ?

Sa voix douce perturba l'atmosphère électrique dans le bureau. Elles levèrent leurs têtes vers la personne qui osait interrompre la tirade catilinaire.

Voyant une opportunité, Françoise déclara :

— C'est moi qui vous ai appelée. Je vous accompagne.

Dans la tête de l'infirmière, c'était un ouf !

— Compiqué ce matin, dit Céline sans vouloir entrer dans le débat.

— Quand elle est remontée comme une pendule, difficile de l'arrêter, lui répondit Françoise avec un sourire non déguisé.

Elles arrivèrent devant la 21. Elles n'avaient plus dit un mot. Françoise laissa pénétrer la juge, puis lui dit en partant :

— Pas plus de cinq minutes !

Céline se mit près de la tête de lit. Jack ouvrit ses yeux. Ses yeux étaient tellement beaux et profonds qu'elle tomba sous son charme. Il était content de la voir. Voulant parler, Céline comprit qu'elle devait se porter au plus près de sa bouche :

— Je suis brisé, dit-il faiblement, une larme venant de naître à son œil droit. Il

avait envie de pleurer.

— Mais tout le monde est brisé, Jack, lui souffla-t-elle de sa voix douce et sensuelle.

— J'ai peur de tomber, avoua-t-il.

— Je vais t'apprendre à voler, mon...

Elle n'osa pas aller plus loin dans sa déclaration d'amour. Cependant, Jack avait compris.

Elle l'aimait et lui aussi l'aimait.

Elle ne voulait rien lui dire. Elle ne voulait pas lui dire qu'une nouvelle tentative d'assassinat contre lui pouvait avoir lieu. Jack la regarda :

— Ils vont essayer à nouveau, murmura-t-il.

Elle ne voulait pas lui répondre, il insista :

— Ils vont venir me tuer, Céline.

Le regard de Céline traversa comme un laser les yeux de Jack.

— Je vais te faire surveiller. Ne t'inquiète pas.

Jack n'eut pas le temps d'entendre la fin de sa phrase, qu'il sombrait lentement dans un léger sommeil. Son corps demandait du repos. Céline caressa le visage de l'homme qu'elle aimait.

*Dors tranquille, je m'occupe de toi, mon amour.*

Elle sortit de la 21, et d'un pas franc, elle alla vers sa voiture où l'attendait Indy. En passant devant le bureau, l'ambiance était au calme. Elle fit un signe de la tête pour remercier Brigitte et lui fit un clin d'œil complice, comme pour lui dire « bon courage ! »

Indy, la tête sur la vitre arrière de la petite Fiat, regardait assidûment. Sa queue que Céline ne pouvait voir frétillait. Elle avait vu sa « maman ».

— Oui, Indy, maman est là ! lança Céline en pénétrant dans sa voiture bleue. On file au bureau !

Il n’y avait pas beaucoup de monde dans Paris. Les Parisiens avec le COVID étaient déjà sur leurs lieux de travail. Avec le couvre-feu à 18h, il fallait commencer à travailler tôt.

Vingt minutes plus tard, elle entra dans le parking du palais. Un coup d’ascenseur et elle serait presque à l’heure. Un gros dossier l’attendait. En arrivant dans son bureau, elle eut la surprise de voir monsieur le procureur de la République.

— Bonjour, Céline, dit-il d’entrée de jeu.

Céline n’aimait pas qu’il l’appelle par son prénom. Elle le remit à sa place.

— Bonjour, monsieur le procureur ! Que me vaut cette visite matinale ?

Ainsi elle voulait marquer sa distance vis-à-vis de lui. Elle savait qu'il avait un faible pour elle, mais il était hors de question de l'encourager dans cette quête.

— Des embouteillages ?

— Indy a trop traîné ce matin. Elle est amoureuse d'un arbre ! ironisa-t-elle. Indy, poursuivit-elle, dans ton salon avec tes jouets.

Elle accompagna sa parole en ouvrant le cagibi. Indy y entra.

— Je voulais vous voir pour faire le point concernant l'affaire Maëva.

Elle le laissa poursuivre. Anne-Sophie, qui était arrivée plus tôt, baissa les yeux et fit semblant de ne rien entendre ni de comprendre.

— Ça va être compliqué, car j'ai un gros dossier à mettre en forme. J'ai des audiences, le mieux serait qu'Anne-Sophie vous donne un créneau horaire.



Léonard de la Tour n'aimait pas qu'on lui résiste, alors il insista :

— Ou bien nous pourrions discuter autour d'un repas ?

Elle le voyait venir avec ces gros sabots tortueux. Pas question de déjeuner, et encore moins de dîner avec cet homme. Alors, elle y alla franco :

— Monsieur le procureur, commençait-elle, mon travail me prend beaucoup de temps, et j'ai du mal à caser des déjeuners, ou des dîners avec des amis. Alors je suis au regret de vous dire que cela ne va pas être possible. Voyez avec Anne-Sophie pour un rendez-vous. Je suis désolée, monsieur le procureur, j'ai beaucoup de travail, si vous pouviez me laisser ...

Elle n'eut pas le temps de finir sa phrase que Léonard tournait les talons en lui lançant :

— Je vous envoie un mail, madame la juge !

Il ferma la porte du bureau en la claquant.

— Pas content, le proc ! dit Anne-Sophie avec humour.

Céline ne releva pas. Elle savait ce qu'il voulait, et il ne l'aurait pas. Elle se plongea dans le dossier du *Stanilonorm*. Elle en connaissait les grandes lignes, cependant un rafraîchissement de ce dernier et peut-être un regard plus en retrait pouvaient orienter son jugement.

Parallèlement, le major Beaumont regardait la chaîne d'information continue. Le journaliste, après des heures de redites, avait une nouvelle info. Un scoop !

— C'est le juge Marantz qui est chargé de l'enquête. On connaît son impartialité et sa détermination pour aller jusqu'au bout de ce qui pourrait cacher d'autres choses ...

Le journaliste laissa planer le doute et après avoir fait le panégyrique de la

juge, il conclut :

— Si des personnes ont des informations pour aider l'enquête, qu'elles prennent contact auprès du cabinet de la juge Marantz.

C'est ainsi qu'Anne-Sophie réceptionna l'appel.

— Je suis le major Beaumont...

Il communiqua sa fonction puis il en vint au fait de sa démarche :

— J'ai reçu dans mon bureau les époux Randal, et j'ai questionné le mari, Ohsira.

Il donna tous les détails de son entretien, et de leurs craintes. Anne-Sophie demanda au major de patienter, elle allait lui passer la juge.

Courbée sur son bureau, comme un paysan au labeur, Céline se redressa à l'écoute d'Anne-Sophie.

— Le major Beaumont a des informations à nous communiquer. Je vous le passe.

Ce n'était pas une faute de langage, lorsqu'elle disait « je vous la passe », car Anne-So était bilingue et en Anglais on dit :

« Je vous la passe » sous-entendu « la ligne !! »

Ça avait surpris et amusez Céline au début, maintenant elle avait juste un petit sourire aux lèvres lorsqu'elle entendait : « La »

Avant de répondre et d'entendre le major, Céline mit le téléphone sur haut-parleur, ainsi Anne-So pouvait retranscrire la discussion sur l'ordinateur.

Beaumont expliqua les circonstances de cette rencontre, puis le visionnage des caméras de surveillance. Sa conclusion était sans appel :

— On a délibérément assassiné ce couple pour qu'il ne parle pas. Cela a un lien direct avec la tentative d'assassinat du commissaire Monroe.

Si la juge avait des doutes sur les raisons de cette tentative, elle avait, après le témoignage du major, des certitudes. La conséquence directe était que Jack était en danger. Elle devait mener à charge cette enquête et protéger Jack.

*Lourd défi !* pensa-t-elle.

\*\*\*

La nuit avait été douce. Les pluies avaient cessé. Les pétales de fleurs colorés avaient perdu de leur superbe. Le colibri d'Elena regardait ce spectacle. Cette intelligence d'Einstein à plumes se disait :

*Dieu a fait le monde en sept jours, je peux le faire dans le même temps !*

Il reprit le rythme de sa création. Pollinisant de plus en plus, appelant par des cris de plus en plus vigoureux ses congénères, voire d'autres oiseaux. C'était lui, le chef, le chef d'orchestre et le garant des lieux. Ils devaient faire vite et bien, car le colibri d'Elena savait qu'une autre mission de la plus haute importance allait arriver bientôt.

## Chapitre VIII

Magdalena avait hâte de rejoindre son chat roux et son studio de la porte de la Chapelle. Encore deux stations de métro, et ensuite elle sortirait de ce tube noir et puant afin de retrouver l'air frais. Encore quelques marches, elle voyait se dessiner les jambes des gens ainsi que le bas des boutiques. Une fois le portillon passé, elle pressa le pas. Elle ne voulait pas s'attarder. Encore deux rues et dans moins de cinq minutes, elle pousserait la porte d'entrée de son immeuble.

Placé en embuscade, un homme ténébreux, mal rasé, se tenait dos au mur dans une alcôve de l'entrée d'immeuble. Magdalena poussa la lourde porte. Enfin, elle était à l'abri. Elle ne regarda pas devant elle, cherchant avant de prendre l'ascenseur, les clés de son studio. Elle n'eut pas le

temps de réagir lorsqu'elle sentit une main placée devant sa bouche, et un bras autour de son cou, l'étouffant. Il la retourna. Ses yeux sortaient presque de ses orbites, l'effroi parcourait son corps. Elle tremblait.

Elle l'avait reconnu. Ce frère tant redouté était devant elle. Zoran était de retour. Elle sentit une lame sur son flanc droit. Un couteau vraisemblablement. Il lui indiqua sans un mot d'aller à son appartement. Des minutes insoutenables s'égrainèrent. Ce temps si long et si court était un calvaire. Elle comprit ce qu'il voulait. Devant la porte du studio, elle glissa la clé dans la serrure. Un miaulement se fit entendre. Son chat roux lui souhaitait la bienvenue. Zoran, d'un coup de pied, fit voler le pauvre animal qui se réfugia sous le lit. Il desserra son étreinte.

— Que veux-tu ? lança l'infirmière de nuit.



Il la regarda fixement avec un doigt sur la bouche.

— Chut ! Tu ne dis rien ou sinon je te dégomme !

Il brandissait son couteau tout en parlant.

Des souvenirs venaient en boucle. La nuit, la peur. Elle ne dit plus un mot. Elle prit une chaise. Elle avait besoin de s'asseoir.

— Où est l'homme blessé ?

Zoran parlait mal le français. Il avait peu de mots à sa disposition. Il aurait voulu parler dans sa langue d'origine, seulement, il ne savait pas si sa sœur parlait encore la langue du pays.

— C'est quoi cette question, Zoran ? Qu'est-ce que tu veux dire par « homme blessé » ? Il y en a plein, des hommes blessés ! hurla-t-elle.

Zoran n'en pouvait plus, il se jeta sur elle et la renversa de sa chaise, le

couteau sur sa gorge. Elle le regarda, pleine de haine. Il le vit.

Comme une poupée de chiffon, il la plaça assise par terre. Éloignant un peu la lame de son couteau, il répéta :

— Où est l'homme ?

Il plaça son portable en position horizontale et envoya la vidéo. On y voyait une moto, deux hommes dessus dont l'un tirait sur un homme au volant d'une voiture grise. Il la visionna. En boucle. Magdalena en avait mal à la tête de voir toujours cette même scène.

— Qu'est-ce que tu as fait, Zoran ?

Il ne répondit pas. Les yeux de l'homme étaient monstrueux, des yeux hypnotiques. Elle pensa : il est fou !

Et devant les fous, il fallait adopter une certaine attitude. Elle devait gérer son propre stress afin de ne pas devenir elle-même un facteur d'agressivité supplémentaire. Elle devait se

concentrer sur son frère et moins sur elle. Magdalena devait écouter ses besoins, ainsi elle espérait désamorcer son agressivité. Elle s'adressa à lui lentement :

— Zoran, dis à ta sœur ce qu'il se passe. Pourquoi recherches-tu cet homme ?

Ses yeux de peur et de haine s'étaient mués en des yeux d'amour et de compassion.

Il la vit d'un seul coup comme une madone. Il ne pouvait pas lui faire du mal. Pas à une femme qui donnait la vie. Son agressivité baissa. Le visage de Zoran s'apaisa. Les traits de tueur s'étaient transformés en lignes de mansuétude. Elle observa la métamorphose de ce visage. Elle revoyait cette bouille d'enfant qu'elle avait oubliée. L'enfant Zoran jouant à cache-cache ou poursuivant des fantômes de voleurs imaginaires.

*Rien n'est perdu !* pensa-t-elle.

Elle ne dit plus rien. C'est le chat roux qui vint troubler cette belle ambiance. Il se frotta sur une jambe de Zoran. Magdalena dit avec une voix douce :

— Je vais te préparer ta pâtée. Dit-elle avec lenteur et d'une voix langoureuse presque ce celle d'une none en prière. Puis s'adressant à Zoran : raconte-moi, Zoran.

Il la vit préparer le repas du chat. Elle versa délicatement la pâtée dans un bol. Puis elle se baissa, afin que le chat roux qui venait en ronronnant puisse se nourrir. Il regardait cette scène avec tendresse. Ça le ramenait à des années en arrière, lorsque sa mère faisait les mêmes gestes pour nourrir ses chats. Même dévouement, même amour. Son esprit était bouleversé.

— J'ai fait des choses mal, déclara-t-il presque à mi-voix.

Elle le laissa sans rien dire. Elle attendait qu'il aille plus loin.

— Tuer ... J'ai tué ...

Des larmes coulaient sur ses joues.

Elle entendit ces mots de repentance. Il avait tué. Magdalena conclut qu'il était l'un des meurtriers de cet homme. Elle savait qui c'était. L'homme de la 21.

Que devait-elle faire ? Cette question la taraudait.

Elle devait poursuivre ce sentiment qu'elle avait instauré à savoir : la confiance. Elle devait prévenir les flics, mais comment ? L'infirmière eut une idée. Après de longues secondes de réflexion, elle dit :

— C'est bon, le chat ?

Comme si un chat allait lui répondre, mais son objectif était autre.

— Tu as vu, Zoran, le chat a tout mangé ! s'exclama-t-elle avec

satisfaction. Et toi ? Un petit encas ?

Elle lui proposa de lui préparer un « je ne sais quoi ». Zoran n'avait pas mangé depuis plus de douze heures. À la proposition, il répondit positivement.

— Un verre d'eau ? Je n'ai pas autre chose. À moins que je descende chez l'Arabe pour prendre une bière.

— De l'eau, très bien.

Elle savait qu'il n'aurait pas accepté qu'elle descende dans la rue. Trop peur qu'elle aille voir les flics.

Son piège n'était pas là. Elle conservait toujours quelques médicaments. Somnifères, antidépresseurs, anxiolytiques, un véritable arsenal pour endormir un éléphant. En plus, certains étaient en ampoule. Toute cette panoplie du parfait marchand de sommeil était à portée de main.

— Tu peux aller dans la salle de bains.  
Un brin de toilette te ferait du bien.

Il accepta ce conseil.

Le voyant partir vers le cabinet de toilette – elle n’avait pas de salle d’eau, le studio était tellement petit que chaque millimètre carré était utilisé à son maximum –, elle versa une dose massive de *Zolpidem*. Elle l’avait pris à la pharmacie de l’hôpital. L’interne en pharmacie lui en avait donné une boîte, Magdalena prétextant qu’elle avait de fortes insomnies, et que dans son job, il fallait qu’elle récupère vite et bien. L’interne avait compris. Incolore, inodore, elle versa trois ampoules dans le verre d’eau. Elle lui concocta un sandwich avec une tranche de jambon, une de gruyère et deux rondelles de tomate. Un peu de mayonnaise pour lier le tout, et le tour était joué. Elle coupa le sandwich en deux, plus facile à manger.

Zoran revint. Il vit le sandwich.

— Merci, Magdalena. Tu es gentille avec moi. Pardonne-moi.

Magdalena n'accorda pas de réponse. Elle le vit boire, manger, boire, et reboire. En seulement quelques minutes, les yeux de son frère eurent du mal à rester ouverts. Sa tête devenait lourde. Son corps se paralysait. Zoran n'avait plus de sensation. Sa chaise tanguait. Il avait du mal à se tenir assis. L'infirmière vit cet homme se décomposer, il n'était qu'un poisson sorti de l'eau, incapable d'action. L'air vint à lui manquer. Il tomba dans un sommeil profond. Ses muscles ne pouvaient plus soutenir sa carcasse, il chuta de sa chaise. Le chat roux sursauta au bruit sourd. L'homme dormait. Elle avait réussi. Elle avait beaucoup à faire maintenant. Elle prit un stylo, une feuille de papier et inscrivit ses actions futures.

En 1 : Téléphoner à Brigou

En 2 : Prévenir la police



En 3 : Partir et se mettre à l'abri avec le chat

Le téléphone de Brigitte sonna.

— Brigou, lui dit-elle d'entrée de jeu, il faut mettre la 21 à l'abri. Le changer de chambre ...

Brigitte avait reconnu la voix affolée de Magdalena.

— Qu'est-ce que tu racontes, Mag ?

Elle savait qu'on lui donnait ce diminutif, elle en riait même.

Elle lui raconta ce qu'elle avait vécu. Brigitte nota ce qu'elle lui dit puis une fois que Magdalena eut fini :

— Mag, pas la peine de prévenir la police. Je vais téléphoner à la juge Marantz. Je te tiens au courant, ne t'inquiète pas. Que vas-tu faire ?

— Eh bien, je ne sais pas trop. Il faudrait que je parte avec le chat, mais je ne sais pas où aller, et puis l'hôtel, je n'ai

pas les moyens, et je pense que c'est là où ils iront chercher.

— Pourquoi ils ?

— Ils étaient deux sur la moto, et je pense que ce n'est pas mon frère qui a monté cette opération. Il doit y avoir d'autres intérêts.

Brigitte laissa un blanc de réflexion puis déclara d'une voix ferme et décidée :

— Passe me voir, je te donne les clés de mon appartement. Ce n'est pas très grand, mais personne ne viendra te chercher. Prends ton chat et arrive tout de suite. Je m'occupe du reste.

Elle raccrocha. Magdalena était en pleurs. C'était la première fois qu'on l'aidait. Elle y était très sensible. L'homme à terre dormait toujours. Sa respiration lente et profonde signalait un sommeil abyssal. Elle empaqueta quelques affaires de jour ainsi que des rechanges, sa trousse à maquillage. Le

tout dans un grand sac de voyage. Son compagnon de poils roux dans une cage. Un dernier coup d'œil à son studio. Elle claqua la porte et ferma à double tour.

Arrivée en bas, elle croisa un voisin :

— Vous partez quelques jours ? lui demanda-t-il.

— Oui !

Puis d'un pas pressant, elle se précipita vers la bouche de métro. Direction la Salpê.

Assise dans le wagon du métropolitain, elle regardait les stations défiler. Le rythme des intervalles des rails menait son esprit dans le voyage de sa réflexion.

*Et s'il était l'auteur de cette explosion place du Commerce ? pensa-t-elle.*

C'était à la une de tous les journaux, plus elle se concentrait sur ce fait divers

et plus sa certitude devenait réalité. Il l'avait déjà fait à Kertch en posant une bombe au lycée polytechnique.

*Pourquoi pas lui ?*

Il fallait qu'elle le dise. La station de sa fin de voyage arrivait. Encore quelques minutes et elle irait prendre les clés de l'appartement de sa nouvelle amie. Marchant d'un pas presque de course, elle se précipita vers le bureau de Brigitte. C'était bientôt l'heure de sa délivrance. Soulagée, elle recommençait à vivre.

\*\*\*

Le soleil avait un peu disparu, des nuages s'amusaient avec ce roi si chaud. Anne-Sophie aurait bien aimé sortir Indy, mais voilà, son téléphone brisa son espoir de récréation.

— Cabinet du juge Marantz.

C'était Brigitte au bout du fil et visiblement, sa voix soulignait une

urgence. Elle demanda à parler à la juge.

— Céline, ça a l'air urgent. C'est l'hôpital.

Celle-ci était concentrée sur son dossier explosif. Elle releva la tête et Anne-Sophie vit son anxiété.

— Passez-la-moi ! dit-elle de façon si directive qu'Anne-So en eut peur

Tremblante, elle s'attendait au pire, elle écouta. Alors que Brigitte commençait à lui faire le récit de ce qu'avait dit Magdalena, cette dernière entra dans son bureau.

— Brigitte, il est possible que mon frère soit l'auteur de l'attentat de l'appartement de la place du Commerce !

Elle en avait la certitude.

Brigitte stoppa le développement de sa conversation avec la juge. Elle lui demanda de patienter puis :

— Je vous passe l’infirmière de nuit Magdalena.

Elle savait qu’elle n’avait plus le choix. Elle devait dire tout ce qu’elle savait et aussi son analyse.

Ainsi Céline Marantz eut toutes les informations nécessaires, mais aussi le recueil de ses conclusions. Elle remercia l’infirmière :

— Je vais faire tout ce qu’il faut pour protéger le commissaire et arrêter votre frère. Soyez prudente et prenez soin de vous.

Elle raccrocha.

De l’autre côté de la ligne, Magdalena était sereine, un sourire venait de naître sur ses lèvres et son visage redevenait radieux. Le chat roux dans sa cage ne bougeait plus. Un ronronnement digne d’une locomotive se faisait entendre. Lui aussi s’était calmé.

Brigitte donna ses clés ainsi que l'adresse de son appartement. Magdalena souriait de ses pleines dents blanches qui se devinaient même sous le masque. Elle prit son barda, sac et cage, puis d'un pas léger, prit la direction de son nouvel havre de paix.

Céline mettait ses « petits gris » en réflexion. Ça la faisait rire intérieurement, cette expression de « petits gris » pour nommer les cellules grises de son cerveau. C'était un clin d'œil au fameux détective privé Hercule Poirot.

*Que faire ?* pensa-t-elle.

Afin de mener à bien sa stratégie, elle prit une feuille de papier. Elle aimait bien noter sa réflexion, ça lui permettait de mieux visualiser son action voire ses défaillances. Ainsi le stylo marquait :

Zoran ? Aller le cueillir chez Magdalena, ou le laisser faire. Il va sûrement sortir du studio. Pour aller

où ? Vers son complice ? Vers le donneur d'ordres ? Ou bien finir le travail en allant à l'hôpital où travaille sa sœur pour la cabosser ?

Prévenir la police ? Prévenir ses amis comme Georges, François ou Alex ?

Il fallait qu'elle établisse un plan. L'objectif était de coincer Zoran en flag, et qu'il crache le morceau. Elle devait savoir qui était derrière tout ça. Elle avait bien une petite idée, car le dossier d'une quinzaine de centimètres d'épaisseur pouvait en être la réponse.

Le dossier du médicament *Stanilonorm* des laboratoires Zeifer pouvait motiver ces actes de tuerie. Ce produit, la dexfenfluramine, faisait partie de la famille des amphétamines, son effet « coupe-faim » agissait sur les récepteurs sérotoninergiques du système nerveux central, provoquant des effets secondaires délétères pouvant aller jusqu'à la mort. Le chiffre d'affaires engendré par les ventes de ce produit



était pharaonique. Les dirigeants de Zeifer voyaient d'un très mauvais œil la disparition de cette manne financière. Ils étaient prêts à tuer pour ça.

Les pièces du puzzle se mettaient peu à peu en place, comme quoi  $2 + 2$  faisait toujours 4 ! Il fallait maintenant prendre les bonnes décisions.

\*\*\*

L'œil s'ouvrit, et tel l'ours brun de Sibérie face au danger, il hurla. Son cerveau avait compris et même s'il sortait progressivement des limbes brumeux vers la réalité, il était dans une colère noire. Il savait qu'elle l'avait drogué. Sa rage ardente le poussait à la « dézinguer ». Il se leva péniblement, son cœur faisait le travail pour que la conscience totale de son esprit revienne. Le sang affluait vers ses tempes. Prisonnier de ce studio, il chercha un outil pour s'en libérer. Un couteau trouvé dans un tiroir de la kitchenette ferait l'affaire. Il l'empoigna et fit sauter

le verrou ainsi que la serrure. D'un violent coup d'épaule, la porte d'entrée sauta sur ses gonds. Il ne prit pas l'ascenseur, car il fallait qu'il dépense son surplus d'énergie. Ses hormones mâles envahissaient son corps. Il se sentait tout-puissant. En dévalant les marches, il sortit son portable. Appuya sur la touche téléphone et choisit un destinataire. Il parla vite et avec force en russe. Le destinataire lui répondit dans cette même langue. Il lui donna rendez-vous sur le trottoir de gauche, devant une laverie automatique, sur le boulevard de la Chapelle. L'homme comprit et enfourcha sa moto, une grosse Yamaha. Zoran marchait vite, trop vite, bousculant des passants. Il accéléra, faisant tomber une vieille femme venue pour faire ces courses. Des passants, voyant cet homme qui courait sans s'arrêter, essayèrent de le poursuivre. D'autres filmèrent ce moment, et le relayèrent sur les réseaux sociaux. Une caméra de surveillance placée en haut d'un luminaire du

boulevard avait enregistré cette incivilité.

Il le voyait au loin, l'homme casqué à la moto noire. Plus que deux cents mètres et il allait sauter à l'arrière de ce puissant deux-roues noir. Un jeune homme courait pour le rattraper, il filmait son effort.

Zoran bondit tel un félin sur sa proie. Il tapa sur l'épaule du pilote. La moto redémarra dans un bruit insupportable dépassant les 80 décibels. Direction l'hôpital de la Salpêtrière à fond la caisse.

Il savait que cette sœur qu'il allait tuer travaillait dans cet établissement et plus particulièrement dans le service de réanimation du professeur Sirex. Il bénissait les réseaux sociaux ! Il avait vu cette bande de dégénérés se filmer lors de la sortie du premier malade COVID. Le personnel avait fait une haie d'honneur à la patiente. C'était là qu'il

avait vu le visage de sa sœur avec sa queue de cheval.

*Merci les réseaux !* pensa-t-il.

Le chauffeur de la moto respectait les feux, respectait la vitesse. Il était hors de question de se faire piquer pour une infraction. Ça serait trop con. La moto prit à droite boulevard de l'hôpital. Le bâtiment apparut.

Zoran tapa sur l'épaule de son conducteur, lui indiquant de stopper sa machine. Il allait continuer à pied. L'homme au casque noir mit pied à terre, pour que Zoran puisse s'extraire de la moto. Discrètement, il prit le revolver et son silencieux dans le coffre arrière du deux-roues. Il le mit dans la poche intérieure de son gros blouson noir, il avança à pas lents vers l'entrée. Il ne fallait pas qu'il attire l'attention sur lui. Le masque était obligatoire, il le posa sur sa bouche et son nez. Cette histoire de masque avait du bon pour lui. La Salpêtrière était une ville dans la

ville. Crèches pour le personnel, écoles d'infirmières, cet établissement était marqué par son origine. Une construction voulue par Louis XIV.

Il avança sans bruit, longeant les murs du pavillon de réanimation du professeur Sirex. Il entra, le couloir était dans la pénombre. Les barres en bois à hauteur de main décoraient une peinture verte blanchie. Dans trois pas, il verrait la salle de soins dont la porte était restée ouverte. Il ralentit son allure, le temps de lire le tableau des hospitalisations avec les noms et numéro de chambre. Il avait lu : chambre 21.

Il poursuivit sa marche macabre. Arrivant près de la porte 21, il glissa sa main droite dans sa poche intérieure. Il prit l'arme. Fixa le silencieux sur la sortie du canon.

Le pilote de la Yamaha commençait à trouver le temps long. Des hommes, des femmes, vraisemblablement le

personnel de l'hôpital, il les regardait passer le sas de sécurité. Le temps était voilé, le soleil avait du mal à percer les nuages.

*Skoro zakoncheno !* se disait-il

Son cerveau réagissait dans sa langue maternelle et qui voulait dire :

*Bientôt fini !* se disait-il.

Zoran plaça son arme dans l'encoignure de la porte. Il vit un homme alité, avec des tuyaux partout. Le drap blanc à hauteur de menton. Il ajusta son tir, la balle sortit du silencieux à plus de 800m/s.

Soudain, il eut une violente douleur sur la face postérieure du genou droit. Ça lui faisait très mal. Simultanément, un violent coup dans son dos l'obligea à s'effondrer à terre. Il ne comprenait pas. Cela avait duré moins de deux secondes. À terre, une jambe sur son cou finit de l'immobiliser. Il avait du mal à respirer.

On lui passa un lien de serrage en plastique noir autour de ses poignets. Deux hommes levèrent son corps. Il ne comprenait toujours pas. Georges prit la parole :

— Vous êtes inculpé de tentative d'assassinat sur la personne du commissaire Monroe.

Zoran ne comprenait toujours pas. Comment pouvaient-ils savoir ? Désorienté, il se laissa faire. De toutes les façons, il n'avait pas le choix. Encadré par François et Georges, il avança dans le couloir qui avait retrouvé sa luminosité. Un gros 4X4 noir attendait ce groupe mal assorti.

Au même instant, deux hommes en civil arrivaient de chaque côté de la moto.

— Police ! cria l'un d'entre eux.

— On se fixe ! Tu ne bouges pas ! Lève les mains ! hurla l'autre en sortant son revolver.

Sous le choc, l'homme ne bougea pas. Il leva ses mains en signe d'abdication. L'un des deux policiers lui passa les liens noirs, en baissant ses bras derrière son dos.

L'opération « Sauver Jack » était terminée.

L'homme à la moto fut embarqué dans un fourgon blanc de police banalisé, Zoran dans le 4X4.

Jack sortit de la chambre 24, un sourire illuminait son visage. Il pensa à Céline. *Bravo, ma petite juge !*

Le mannequin de la 21 avait reçu la balle du tueur en pleine tête.

\*\*\*

Cette opération avait été menée par la juge. Anne-Sophie avait sur son téléphone portable des alertes via Facebook et d'autres réseaux sociaux. Céline avait vu les images d'un homme bousculant des piétons, qui courait. Elle



savait que cet homme pouvait être Zoran, car il était proche de l'appartement de l'infirmière de nuit... Suite au témoignage téléphonique de Magdalena, elle savait que la vie de Jack était en sursis. Elle avait contacté Georges pour un plan. L'objectif était de prendre vivant les deux zèbres responsables de la tentative de meurtre sur Jack. Ainsi elle devait laisser faire le frère de Magdalena. Laisser le libre accès au service du professeur Sirex. Le personnel, infirmières, secrétaires, médecins, internes avaient été évacués dans une autre aile du bâtiment. Personne dans les couloirs ni dans les chambres. Des mannequins remplaçant les patients. Les risques avaient été maîtrisés.

Le piège à con était en place.

Georges et François étaient planqués dans la chambre face à la 21. Ainsi, ils pouvaient voir et intervenir au bon moment. François, pour plus de sécurité,

avait placé dans le coin du plafond une caméra reliée à son portable. La scène serait donc enregistrée et irréfutable.

Céline avait déployé un dispositif de quatre agents de la B.R.I. (Brigade de Recherche et d'Intervention). Elle avait demandé deux agents en civil pour l'interpellation du pilote. Le reste de la brigade était en soutien à quelques mètres de l'action.

Le fourgon se dirigeait vers le palais de justice alors que le 4X4 allait vers une direction surprenante en accord avec la juge. En entrant dans le 4X4, François mit une cagoule sur la tête de Zoran. Il ne voyait rien, ne parlait pas, aucun son ne sortait de sa bouche.

Le gros SUV pénétra dans un sous-sol. Il y faisait noir quand les trois hommes sortirent du véhicule. Zoran avait toujours sa cagoule trop grande. Quelques mètres plus tard, il entendit une porte en fer s'ouvrir. Soutenu par les bras, les deux hommes placèrent

Zoran sur une chaise métallique scellée au sol en béton. Georges coupa le lien noir, entrava les poignets par des menottes métalliques fixées aux bras de la chaise. D'un coup sec, il libéra Zoran de la cagoule. Ses yeux avaient du mal à s'habituer à la trop forte lumière d'une pièce bétonnée vide.

Finissant par menotter les chevilles aux pieds de la chaise, François dit :

— Bienvenue dans notre salle d'examen ! dit-il avec un sourire de hyène.

Zoran était intrigué, une sensation de peur commençait à irriguer son cerveau. Son attention fut attirée par une grille d'écoulement sous ses pieds.

— Tu te demandes à quoi ça sert ? Réfléchis ! lança François, amusé.

Après quelques minutes sans bruit, Georges brisa le silence.

— Il y en a des... qui ne voulaient pas parler. C'est un recueil de liquide, si tu vois ce que je veux dire ? Mais peut-être que tu veux un traducteur. Russe, français ou franco-russe, comme tu veux !

Georges parlait haut et fort. Ses paroles étaient absorbées. Il n'y avait pas d'écho dans cette salle d'interrogatoire privée.

Ce bunker souterrain était en dessous de la brasserie *Les Trois Obus*, porte de Saint-Cloud dont le propriétaire n'était autre François.

— Je vais te poser une question à faire pâlir un adolescent attardé, commença François en posant le canon du revolver de Zoran sur son genou droit. On sait que c'est toi qui as tiré sur le conducteur de la voiture grise quai de la Mégisserie, c'est toi aussi qui as fait sauter l'appartement place du Commerce et c'est encore toi qui as voulu buter le

commissaire Monroe à l'hôpital pour finir le travail.

Il stoppa son discours d'entrée en matière, laissant ainsi Zoran comprendre et réfléchir, puis il poursuivit son développement.

— On a toutes les preuves, caméras de surveillance, vidéos sur le net, bornage de ton portable ! T'es cuit comme sifflerait une cocotte-minute !

Cette métaphore le fit rire.

— Question, dit-il en posant le canon sur la rotule droite de Zoran, je veux le nom de ton commanditaire ! lui hurla-t-il dans ces oreilles.

Zoran ne dit rien, pensant qu'il bluffait.

— À trois, je t'explose le genou !

Il savait qu'il allait lui faire du mal, mais il fallait le faire quand même.

Silence de Zoran. Un coup de feu claqua. Zoran hurla de douleur. Il voulut attraper son genou, mais ses mains étaient entravées. Il se mit à pleurer de cette douleur intense. Le sang se dispersait dans la jambe de son pantalon pour finir sa course dans la grille d'évacuation.

— L'autre genou ? lui demanda François en posant le canon fumant sur le genou gauche.

— Non ! cria-t-il.

— Alors ?

— Communication avec lui sur dark web !

— Et encore ? Un code ? Un mot de passe ? Un pseudo ?

Zoran n'en pouvait plus. Il demanda :

— Papier, moi écrire.

Des larmes coulaient sur son visage. Il sentait monter une fièvre. Il n'était pas

bien, presque à s'évanouir. Son visage blanchissait.

Georges quitta la pièce murée. Il alla chercher le nécessaire pour écrire.

*Le dark web, pensait François, face cachée du web, ou encore sa face obscure, des réseaux superposés, mais accessibles via des logiciels, voire des configurations ou protocoles spécifiques. Pas facile à tracer. Qui pourrait nous aider ?*

Sa réflexion fut suspendue lorsque Georges entra dans la pièce bunkerisée.

Il fallait faire vite, très vite, car le donneur d'ordres pouvait le contacter afin d'avoir des informations.

\*\*\*

Vite, très vite, des ailes du colibri étaient capables de battre à plus de 70 par seconde. Ses battements d'ailes produisaient un vrombissement caractéristique. Une autre particularité était que son squelette lui permettait de

battre ses ailes dans toutes les directions.  
Une véritable prouesse aérienne sans  
égal.

Seul dans sa forêt tropicale, il savait,  
le colibri d'Elena, que son heure était  
proche.



## Chapitre IX

Indy trouvait le temps long. Elle grattait à la porte pour manifester sa présence. Anne-Sophie entendait ses griffes.

— Indy réclame sa pause, dit-elle avec un sourire maternel.

Céline leva ses yeux du dossier *Stanilonorm*.

— Oui, bonne idée, Indy, ça nous changera les idées !

Laisse en main, elles arrivèrent dans la rue. Un peu plus loin, le square des Quatre fleuves. Une fontaine, ou fontaine Louvois, était un hommage aux quatre grands fleuves de France. La Seine, la Garonne, la Loire et la Saône. Cet endroit avait quelque chose de magique. Le bruit de l'eau descendant

en cascade émettait un son régulier aspirant à une rêverie du temps qui passe. Indy aimait bien ce périmètre de verdure et d'arbres. Elle voyait du vert, ses pattes foulaient la terre meuble. Ça lui faisait du bien à son corps et à sa tête carrée. Reniflant un journal des odeurs au pied d'un arbre, elle se soulagea. Rien n'était trop bon en cet instant, sauf les caresses de sa maîtresse. Céline pensait.

*Il faut que je convoque aujourd'hui le patron de ce labo. Que je lui fasse peur. Il faut qu'il craque ! J'ai les preuves. À nous deux, monsieur Martial Beraud !*

Elle allait entrer sur le ring, ses gants étaient bien serrés, la force était en elle.

Indy tira sur sa laisse, ce qui sortit Céline de ses pensées. Une copine à quatre pattes était à l'approche. Un caniche nain à poil gris clair avançait vers elle. Une femme distinguée en était sa maîtresse. Indy, curieuse, tirait de plus en plus fort.

— Indy, non ! Pas si vite ! cria Céline.

La chienne aux poils bouclés tendait sa tête, quitte à ce que le collier lui fasse mal. Elle aussi voulait connaître sa future copine. Céline laissa faire. Plus que quelques mètres et la rencontre aurait lieu.

— Désolée, madame, s'excusa Céline, Indy est très curieuse.

La femme regardait Céline. Élancée, cheveux noirs tombant sur ses épaules, maquillage sobre, yeux verts, visage allongé, elle souriait, complice. Une voix douce sortit de sa bouche aux dents trop blanches.

— Elle aussi est curieuse, un peu effrontée.

Les deux chiennes se sentaient. Qui était qui ? Dans le même temps, les deux femmes se regardaient.

— Vous venez souvent ici ? demanda la femme.

— Je travaille pas loin ...

Céline avait comme principe de ne jamais dire ce qu'elle faisait à une personne inconnue. Trop risqué.

— Et vous ? poursuivit-elle poliment

— J'habite le quartier.

Céline regarda sa montre. Ainsi, elle envoyait un message subliminal à son interlocutrice : « Je dois partir ».

— Indy, on doit rentrer maintenant ! Dis au revoir à ta copine ! En même temps qu'elle prononçait ces paroles, elle tira sur la laisse.

Indy regarda sa congénère, elle tendit son museau comme pour dire « À bientôt ! »

Céline salua cette femme de passage d'un coup de tête. Cette dernière regarda s'éloigner le couple maîtresse et Indy. Céline pensait : *je l'ai déjà vue quelque part !*

\*\*\*

Zoran perdait de plus en plus de sang. La grille d'écoulement recueillait ce liquide rouge un peu poisseux et tiède.

— Moi avoir mal ! Médecin !

— Oui, promet Georges. Toi d'abord écrire et vite !

Georges lui donna ces ordres avec une voix sèche et forte.

Zoran, stylo en main, commença à écrire. Il donna le code, l'adresse sur le web noir, et le pseudo. Tout y était.

— Soigner moi !

Des larmes coulaient sur son visage de tueur. Ses forces le lâchaient. Il devenait de plus en plus faible, prêt à tomber évanoui.

François sortit de la pièce en béton brut. Il avait fait un signe à Georges. Ce dernier avait compris. François allait téléphoner à Céline.

Portable en poche, il se mit à vibrer. Le nom s'afficha sur l'écran : c'était François.

— Opération réussie. Il faut transférer l'homme vers un service hospitalier.

Céline savait ce que cela voulait dire. C'était à elle d'organiser la suite.

— On vous appelle dans vingt minutes.

Elle raccrocha. Le temps d'arriver au bureau et de faire ce qu'elle avait à faire, vingt minutes suffisaient.

François lança en ouvrant la porte blindée du bunker :

— Dans quelques minutes, un médecin sera là.

Georges regarda François, leur mission allait bientôt se terminer.

\*\*\*

— Alors, Indy, la promenade s'est bien passée ? demanda Anne-Sophie

— Oui, elle s'est même fait une copine ! répondit Céline d'un air joyeux.

— Ça a fait du bien à tout le monde à ce que je vois ! enchaîna Anne-So.

Indy rejoignit son endroit préféré, ses jouets allaient lui tenir compagnie quelques heures. Et peut-être rêverait-elle de sa nouvelle amie.

Céline prit son téléphone, un policier fidèle allait recevoir son appel.

— Victorien ? Ici, la juge Céline...

Elle n'eut pas le temps de finir sa présentation que Victorien lui répondait :

— Bonjour, Céline, que puis-je faire pour toi ?

Elle savait qu'elle pouvait compter sur lui. Elle avait fait sa rencontre il y a quelques années lorsqu'il était OPJ. En

tant que lieutenant de police, il était amené à faire comparaître des suspects. Crimes, vols, viols, attaques à main armée, cambriolages, bref tout ce qui faisait le charme de sa mission. Un jour, il avait accompagné un délinquant. Lorsqu'ils étaient entrés dans le bureau de la juge Marantz, le prévenu avait donné un coup violent à Victorien, puis par un geste fou, lancé son corps à travers la fenêtre de la juge. Il avait fait exploser le verre et était tombé de plus de cinq mètres de haut dans la rue.

Victorien avait sauté lui aussi. Alors que l'homme était à terre et blessé, Victorien était tombé sur ses jambes. Une roulade et il s'était mis debout et avait entravé l'homme à la jambe fracturée. Céline, médusée, avait regardé par la fenêtre éventrée.

Elle se souvenait de cette scène. Il lui avait dit en remontant dans son bureau :

— Victorien, qui veut dire « vainqueur » en latin, à votre service,



madame.

Elle avait été subjuguée par cet homme si vaillant et il avait poursuivi en lui disant :

— Je n'avais pas le choix !

Un sourire radieux illuminait son visage d'ancien adolescent. Il était très séduisant.

Ces souvenirs étaient vivaces, et une amitié était née entre ces deux êtres, alors, lorsqu'elle l'appela, il ne pouvait pas faire autrement que de répondre présent.

Elle enchaîna :

— Nous avons dans un endroit secret un homme dont la responsabilité est engagée sur des meurtres.

Elle lui exposa brièvement les faits et ce qu'elle pensait être les raisons de ces actions maléfiques.

— Il faut évacuer cet homme qui est blessé vers un service d'urgence. Il doit être mis en isolement et sous surveillance. Prenez vos meilleurs hommes, car il est possible que cet homme soit lui aussi en danger.

Elle pensait que le commanditaire pouvait éliminer Zoran suite à son arrestation musclée, surtout s'il ne répondait plus au contact de son donneur d'ordres.

Victorien, l'homme ténébreux au charme viril, comprit sa mission.

— Je vous tiens au courant ! Et comment va le commissaire ?

— Bien ! Il est sauvé. Encore un peu de repos pour lui, et il sera d'attaque très vite.

Elle lui avait répondu cela tout en ne sachant pas ce qu'il en était réellement. Seulement, ça lui faisait plaisir de se convaincre qu'il allait bientôt être de retour.

Victorien organisa sa mission. Quatre hommes encagoulés avec lui, un véhicule lourd, un brancard. Deux hommes en moto et l'opération avait été conçue et réalisée, le tout en moins de deux heures. Victorien avait les téléphones de François et Georges.

Une heure trente plus tard, Victorien et son équipe pénétraient dans le lieu secret. C'est François qui les reçut. Le « patient » installé sur le brancard, les menottes fixées au barreau, l'équipe prit la direction de l'hôpital. Arrivés aux urgences de l'hôpital Ambroise Paré à Boulogne, les hommes de son équipe escortèrent Zoran. Une opération chirurgicale était nécessaire. Victorien téléphona à Céline pour lui rendre compte du déroulement. Soulagée, elle le remercia.

François et Georges se rendirent chez la juge. Ils avaient les éléments pour « tracer » l'homme qui était derrière cette histoire de fou.

— Bonjour, Anne-So, comment ça va ?

Elle fut surprise de cette entrée fracassante et sans avoir frappé à la porte de la juge. Sans voix, elle avait juste pu prononcer :

— Mais ... ?!

— Pas de souci, Anne-So, elle est là, notre juge ? demanda Georges avec un brin d'humour.

— Elle est chez le proc ! répondit-elle.

— Pour longtemps ?

— Je ne sais pas. Un café ?

Les deux compères répondirent par une affirmation. Pendant ce temps, Céline était sur le fauteuil « chauffant » du procureur. Léonard de la Tour voulait faire le point avec elle sur le dossier Botechlava et savoir ce qu'il allait prononcer à son encontre ainsi que le devenir de la fillette. En clair, il lui demandait ce qu'il devait faire. Plus il écoutait Céline, plus son envie de la

séduire était forte. Céline le voyait venir, elle se disait : « Tu vas tomber de ta tour, mon cher Léonard ! » Ça la faisait rire intérieurement.

— Alors que fait-on ? interrogea Léonard.

Céline regarda ses notes sur son bloc.

— Nous devons protéger la fillette en la plaçant dans une famille d'accueil.

Un silence, puis elle reprit :

— Concernant le père, nous pouvons le laisser libre. Il aura un droit de visite pour Maëva. On pourrait faire ça pendant une période de cinq ans, puis si tout se passe bien, il pourrait la récupérer. Il a un travail dur, il serait souhaitable que son travail soit adapté pour sa fille. Les plates-formes pétrolières, c'est loin et c'est dangereux. Un travail plus paisible serait de bon augure. Enfin, pour Irina, sa mère, son avocat plaidera l'irresponsabilité pénale.

Elle sera hospitalisée pour un long séjour en hôpital psychiatrique.

— Non, pour nous ? reprit le proc d'un ton mielleux.

Elle releva son regard de son bloc et le regarda fixement pour lui répondre.

— Cet engin, qui se nomme portable, ne fait pas que téléphoner, il enregistre, filme, c'est fou ce que ce petit boîtier peut faire.

Elle lui montrait en même temps qu'elle lui parlait son portable. Elle vit le proc se transformer. C'était comme un petit garçon qui venait de se faire prendre la main dans le sac de billes. Il devint blême. Il était honteux. Il comprenait qu'avec les réseaux sociaux et les « hashtags » #BalanceTonPorc ou # Mee Too, il serait lynché. Ce mouvement de libération de la parole des femmes allait lui faire mal. Voire plus ...

Céline se leva. Elle rayonnait de puissance. Et pour finir, elle lui portait l'estocade :

— Quel est le prénom de votre épouse ?

Il la regarda, médusé :

— Pourquoi ? s'enquit-il, inquiet.

— Monsieur le procureur, pas de réponse à la jésuite. Pas de réponse à une question par une question, je comprends trop cette rhétorique. Répondez à ma question, s'il vous plaît.

Penaud, il souffla :

— Bilitys !

— Joli prénom, et original. Elle possède un caniche gris ?

De la Tour fit un oui de sa tête. Il ne voulait pas demander pourquoi. Il savait qu'il allait en prendre une !

— Amusant, répondit Céline, rayonnante. Ma chienne Indy a fait la connaissance de votre caniche gris, il y a peu de temps.

Puis sans attendre une réaction de sa part :

— Belle femme, monsieur le procureur. Félicitations !

Elle ferma la porte lentement, le laissant seul à se maudire. Dans le couloir la conduisant à son bureau, elle éclata de rire. Le personnel qui la croisa se retourna sur elle en se demandant ce qu'elle avait. Son souvenir était présent, elle savait où elle avait rencontré Bilitys. C'était lors d'une réception à l'Opéra Garnier. Le bâtonnier de la place de Paris avait organisé cette soirée caritative au profit des enfants orphelins suite aux attentats de Paris qui avaient fait plus de 150 morts. Elle l'avait croisée lors du cocktail, son élégance avait capturé son attention. C'était la soirée à ne pas manquer, le *Lac des Cygnes* était



au programme. Cette soirée avait été une réussite.

\*\*\*

Jack s'était levé. Il allait mieux. Son regard était plus clair, et son esprit plus alerte. Il se sentait bien. Il devait avoir une réponse à sa question : « Quand est-ce que je sors ? »

Il avait interrogé l'infirmière. Il avait vu son prénom sur son badge : Françoise. Seulement, elle ne lui avait rien dit, seule sa cheffe de service pouvait lui répondre. Alors, il attendait la patronne. Et ça faisait longtemps qu'il attendait. Sa patience commençait à s'émousser. Il se déplaça dans le peu d'espace de sa chambre. Ouvrit un placard. À sa surprise, pas de vêtement.

*C'est quoi ce bordel !?* Il fulminait.

Il empoigna la sonnette et la pressa fortement. Une lumière rouge clignota sur le tableau des infirmières.

— J’y vais, dit Françoise.

Elle savait comment calmer cet homme si beau. Elle arriva dans la 14. On l’avait transféré vers une chambre moins médicalisée.

— Alors, que se passe-t-il ?

— Je voudrais sortir et avoir mes fringues ! lança Jack d’un ton autoritaire.

— Un peu de patience, le professeur Sirex va venir vous voir, lui expliqua-t-elle. Pour vos vêtements, ils sont dans un vestiaire sous clé. Pas d’inquiétude. Soyez sage, s’il vous plaît.

Ces derniers mots sonnaient comme une menace. Si Jack n’obtempérait pas, il allait recevoir une forte dose de piquêre « dodo ». Il se calma aussitôt.

— Je vais la prévenir.

Elle lui adressa un clin d’œil complice. Jack ne pouvait faire autrement que de coopérer.

Françoise marcha vers le bureau de sa cheffe. Elle frappa en pénétrant dans le bureau de l'*Obersturmführer*.

— Quoi ? l'apostropha Sirex.

— Le commissaire Monroe voudrait sortir.

— Comment va-t-il, ce zouave bourré d'hormones mâles ?

— Très bien, et même trop bien. En le faisant sortir, ça libérerait un lit ...

— OK ! Qu'il sorte et surtout qu'il ne revienne pas. C'est un ordre !

Sirex était en ébullition. L'ARS avait refusé de faire sept doses de vaccin ARN Messenger avec un flacon. Le refus avait été exprimé ainsi:

« Le flacon contient 6 doses de vaccin et non 7. Pas d'autorisation pour la 7<sup>ème</sup> dose. »

Alors que ses infirmières avaient trouvé le moyen de faire 7 doses, l'ARS

demandait à jeter la 7<sup>ème</sup> dose. Sirex était folle furieuse. Elle écrivit un mail au ministère en demandant la tête de monsieur Vaccin ! Les touches s'enfonçaient, ses doigts frappaient brutalement avec force et hargne.

Françoise quitta le bureau de sa cheftaine. Elle souriait à l'idée d'apporter une bonne nouvelle à ce bellâtre. Elle allait prendre ses vêtements, et lorsqu'il la verrait, il comprendrait que c'était l'heure de la sortie. Jack reçut cette bonne nouvelle avec joie. Il pouvait sortir. En s'habillant devant Françoise, celle-ci vit que cet homme avait été gâté par la nature. Elle aurait aimé se fondre dans ses bras, mais la retenue était de rigueur, pas son envie. Apprêté avec soin, Jack lui dit :

— Merci, Françoise, sans vous, je ...

Il n'eut pas le temps de finir sa phrase que Françoise, n'en pouvant plus, l'embrassait à pleine bouche.

Le long baiser terminé, il la regarda :

— Désolé.

Il quitta ses bras, puis sortit. Françoise resta seule. Elle le savait que ce n'était pas possible, mais peut-être qu'un jour, il reviendrait. Une petite larme d'émotion coula sur sa joue.

Jack était à l'air libre. Il courait vers son aimée : Céline.

En ouvrant la porte de son bureau, elle eut la surprise de voir Georges et François. Ce petit monde était en effervescence. Une agitation hors du commun régnait dans l'espace de son bureau.

Elle regarda, un peu hagarde.

— Que se passe-t-il ?

Anne-Sophie leva sa tête de son ordinateur.

— On a une cyber-attaque !

Anne-Sophie était en mode panique. Elle ne savait plus quoi faire. L'écran de son ordinateur avait un warning rouge clignotant. En dessous, un message indélébile :

« PAYEZ 6 Millions de Bitcoins. Suivez les instructions. »

Impossible de faire fonctionner l'ordinateur. La situation devenait ingérable, car l'ensemble des ordinateurs du palais étaient contaminés.

— Que s'est-il passé ? demanda Céline.

Au moment où elle posait cette question, par la porte ouverte, Jack entra. Tous les regards se fixèrent sur lui.

— Jack ! lança François ! Content de te revoir !

Céline l'embrassa sur les joues. Anne-Sophie regardait l'homme qui pouvait les sauver de ce mauvais pas.

Jack voulait dire quelques mots, mais l'urgence de l'actualité prévalait.

Anne-Sophie expliqua à Céline et Jack ce qu'il s'était passé. Un mail avec une pièce jointe avait été envoyé sur la boîte mail de Céline. Comme elle était absente, c'est Anne-Sophie qui l'avait réceptionné. Elle avait ouvert la pièce jointe et le warning était apparu. C'était une attaque ciblée. Il fallait savoir qui en était l'auteur.

— Allons tous dans la salle de réunion. On va débriefer !

Cette salle vaste au mur en bois clair, des grandes vitres laissant pénétrer les rayons du jour. Une table ovale pour plus de convivialité, et sur un meuble des boissons. Machine à café ainsi qu'un frigo accentuait l'espace de réflexion.

La question vint tout de suite à l'esprit. C'était Céline entama la discussion :

— Qui avait intérêt à bloquer nos ordinateurs ?

À peine eut-elle posé la question que Georges réagissait :

— Tu as convoqué le patron du labo ? lança-t-il.

C'est Anne-Sophie qui répondit :

— C'est moi qui ai lancé la convocation. Il doit venir demain à 10h.

— Cherchez pas plus loin, c'est lui qui a initié cette attaque, fit remarquer Jack.

François prenait un café serré ; la machine terminait son travail.

— Il faut trouver un moyen de libérer les ordis de ce kidnapping informatique ! dit Georges.

— Qui est assez doué ? demanda Céline.

Le silence fit place au dialogue quand, telle une lumière au sortir d'un tunnel,



François s'exclama :

— Alex !

— Quoi Alex ? s'enquit Jack.

— Il est super doué dans les ordinateurs. Je sais qu'il a travaillé pour une société de sauvegarde de données au Pays du Milieu. Je suis sûr qu'il peut nous aider et nous sortir de ce bordel !

Un soulagement, un espoir, des sourires, voilà ce qui avait envahi cette salle de débrief. Ils devaient le contacter au plus vite. Le temps était leur ennemi. Même s'ils devaient y passer la nuit, ils n'avaient pas le choix. François envoya un SMS à Alex :

[ *Tel moi Urgent* ]

Alex était au bar du *Winston*. Il préparait une soirée clandestine pour des habitués de l'établissement en qui il avait une grande confiance. Les gens avaient le moral en berne avec tout ce qui se passait, et une soirée conviviale

lèverait ces incertitudes qui pesaient lourdement sur le psychisme des gens. C'était exaltant pour Alex. Braver l'interdit, quoi de plus excitant ?

Il lut son SMS. Si c'était urgent, il devait y répondre. Il téléphona à François.

— On a besoin de toi de toute urgence, les ordis du palais ont été piratés !

Alex répondit par l'affirmative. Le temps de mettre en ordre le bar, il se précipita au palais.

Il ne lui fallut que quelques minutes pour arriver dans le bureau de Céline. Il était attendu comme le Messie.

— Il faut que les ordinateurs marchent d'ici à demain matin. J'ai une audience avec le patron des labos Zeifer et je suis convaincue que c'est lui qui est derrière tout ça. Alors, fonce, Alex !

Il avait apporté avec lui trois ordinateurs portables. Il avait déjà

réalisé ce type d'opération et en connaissait tous les rouages. Il les ouvrit tous en même temps, puis lança son programme de détection en les ayant branchés en série avec l'ordinateur de Céline. Un seul ordinateur suffisait pour libérer l'ensemble des autres périphériques.

Il était sur le dark web, on lui avait donné le code d'accès ainsi que les éléments, pseudo et adresse. Alex trouva assez facilement. Seulement, les contrefaçons qu'avait lancées Alex rebondissaient, passant de serveur en serveur.

— Il est intelligent, notre hacker !  
déclara Alex.

Les regards de sa troupe d'amis marquaient leur inquiétude.

— Tu dois y arriver, Alex ! s'écria  
Georges.

— Laissez-moi faire, j'ai une idée !

Le groupe était suspendu à son action. Alex mit un leurre dans son attaque. C'était un chat qui chantait en jouant du piano. Tous regardaient les écrans. Ne comprenant rien, Céline demanda :

— C'est quoi ce chat chanteur ?

— Un leurre, Céline, le hacker va devoir débrancher son installation et je saurai où il se trouve.

Admiratif, Jack reprit :

— Ça va demander combien de temps ?

— Moins de 10 secondes !

Un point rouge qui se promenait sur la carte du monde, en cherchant le point fixe du hacker, commença à explorer la France, puis ce fut Paris, un quartier de Paris, place Denfert Rochereau et enfin le point rouge se fixa sur ... les catacombes !

— Notre hacker se trouve dans les catacombes.

— On fonce, réagit Jack.

En quelques minutes, les trois hommes, montés dans le 4X4 noir, se dirigèrent à vive allure vers l'entrée des catacombes. Ils allaient le serrer. En y pénétrant par une porte située place Denfert Rochereau, dont ils avaient fait sauter le verrou, François pensait à ses cours d'histoire. Il avait appris que l'ossuaire municipal, dont l'origine était d'anciennes carrières souterraines, avait été transformé fin du XVIIIe siècle pour recevoir environ six millions d'individus. Il se souvenait qu'il n'y avait que presque deux kilomètres visibles et que cela représentait une infime partie des vastes carrières situées à plus de vingt mètres de profondeur. Heureusement, Jack tenait un traceur sur lequel Alex envoyait le positionnement du hacker. Ils avançaient à pas feutrés sur un sol meuble. La terre parfois bien damée pouvait laisser des endroits plus mous. L'essentiel était de ne pas se faire

repérer. À la sortie d'un couloir de carrière, Georges vit une lumière intense et bleutée. Jack vit sur l'écran de contrôle de son boîtier que le point rouge était devenu fixe. Il était là. Le hacker était concentré sur son action. Il devait déjouer l'attaque sur le web qu'il venait de subir. C'était une guerre des étoiles par écrans interposés. Il sentit juste le froid du canon du revolver que tenait Jack sur sa tempe droite. Le hacker revint sur terre, il avait définitivement quitté le cyber espace.

— On ne dit rien et on se fixe ! dit Jack en appuyant plus fort le canon sur sa tempe.

Le hacker se laissa faire, ce n'était pas un homme de bagarre terrestre, mais plutôt un homme jouant dans l'espace à Dark Vador. Jack lui mit un lien pour fixer ses mains entre elles. C'était fini, la troupe devait revenir au palais de justice. De l'autre côté du web, Alex leva les bras vers le ciel et s'écria :

— Victoire !

Céline et Anne-Sophie applaudirent cette très bonne nouvelle. Au retour du 4X4 noir, la troupe déposait dans les sous-sols du palais le hacker fut amené en prison. Les trois hommes rejoignirent le bureau de la juge qui déclara :

— Un peu de repos nous fera du bien, car demain est un autre jour.

\*\*\*

Dans la forêt tropicale, le colibri d'Elena visualisait son travail. Les couleurs des fleurs s'harmonisaient parfaitement avec les arbres et la configuration de l'endroit. Il sentait que demain serait un autre jour, et que ce jour venant, il devait accomplir sa mission. C'était demain, le grand jour !

## Chapitre X

Martial embrassa sa maîtresse Joséphine. La nuit avait été fantastique avec elle. Il avait dit à sa femme qu'il avait un conseil d'administration important et qu'il prendrait une chambre à l'hôtel pour ne pas la déranger. Il avait surnommé sa maîtresse Joséphine eu égard à Napoléon. Car Martial Beraud était le Napoléon de l'industrie pharmaceutique. Il avait monté un empire et à l'instar de Napoléon, il avait une maîtresse, Joséphine, même si son véritable prénom était Chloé. La limousine attendait devant la porte de l'immeuble avenue Foch. Albert, le chauffeur, sortit pour ouvrir la porte arrière de la voiture. Martial y pénétra en faisant attention aux fentes de sa veste de costume bleu marine. Il aimait



être impeccable. Au bout de vingt minutes, la limousine se plaça devant l'entrée du palais de justice. Martial descendit de sa voiture en disant à son chauffeur :

— Allez m'attendre au parking !

Il se présenta devant l'huissier en lui remettant sa convocation. Il ne supportait pas de retard dans ses rendez-vous, il était 9h55.

10h, c'était l'heure marquée sur sa montre de luxe. 10h, c'était l'ouverture du bureau de la juge Marantz. Monsieur Beraud pénétra dans l'antre de la justice. Une fois assis, Céline ouvrit le bal. Le combat pouvait commencer.

— Vous savez pourquoi vous êtes devant moi ?

Martial ne répondit pas. Il avait un sourire condescendant et une attitude hautaine. C'était lui, le maître et non cette petite juge de rien du tout. Il attendait. Elle poursuivit :

— Voici les motifs d’inculpation. Vous êtes accusé d’avoir organisé les meurtres du couple Randal, de Marie-Clarence\*, de Claire, la fille du commissaire Monroe\*, de la tentative de meurtre, deux fois sur le commissaire Monroe, du meurtre de Thomas\*. Vous avez exercé des menaces de mort à l’encontre du docteur Irène Choufra\*, dans le cadre du dossier n° 19atr000866, concernant les effets secondaires de votre médicament, le *Stanilonorm*. Tout ça pour la puissance de votre ego et l’augmentation de vos valeurs boursières. L’action de votre compagnie devait s’envoler. Peu importe s’il y a des morts. Et ce n’est pas tout...

Elle lui assenait les faits :

- Tentative de corruption dans le cadre de ce dossier envers des personnalités occupant des postes d’influence à la Haute Autorité de Santé, auprès du ministère de la Santé et des Finances. Lobbying qui a été jusqu’à

réaliser un trafic de fausses factures via vos sociétés-écrans. On a tout retrouvé dans votre comptabilité off-shore. Enfin, et je garde le meilleur pour la fin, vos hommes de main, votre tueur, le pilote de la moto et votre ami le hacker sont dans notre sous-sol, en prison et sous bonne garde. Tout ce petit monde de l'ombre a avoué.

Il était sonné. Dans un élan de survie, il s'écria :

— Je ne comprends rien ! C'est moi ou je suis Jeanne d'Arc qui entend des voix ? Vous avez des preuves ?

Céline pivota l'écran de son ordinateur qui était redevenu opérationnel. Des dossiers à son nom étaient visibles, des vidéos, des témoignages. En papier, le poids de la charge d'accusation devait représenter plus de vingt kilos. Soudain apparut Jack.

— J'étais l'homme à abattre, apparemment. Commença-t-il à dire puis avec humour il poursuivait en :

-Tu sais ce que disait Mike Tyson ? Ce n'est pas parce que tu as un plan que tu peux t'en prendre une !

Jack riait. Il se moquait de lui. Lui, le grand homme tombé bien bas et surtout en prison. Il se disait en lui-même :

*« Pauvre tache, t'es comme le sifflet d'une cocotte-minute à point, t'es cuit ! »*

Céline décida :

— Monsieur Beraud, il est 10h 22 et vous êtes mis en examen. Il existe, et nous en apporterons la preuve, des indices graves et concordants prouvant que vous avez participé comme auteur ou complice.

Elle donna l'ordre à Anne-Sophie de faire pénétrer les agents assermentés pour une incarcération immédiate.

Le groupe d'amis, Alex, François, Georges, vint autour de la juge et de Jack. Ils les applaudirent. C'était terminé !

Une fois le prévenu sorti du bureau, François déclara :

— Nous allons fêter ça dans ma brasserie ! Ce soir, 20h, pour un dîner clandestin italien !

Le groupe se retrouva chez François. Ils burent, rirent, plaisantèrent, heureux d'être ensemble. Ils se séparèrent vers minuit. Jack raccompagna Céline à sa petite voiture bleue. Indy se dressa sur ses pattes. Sa queue battait au rythme des contractions de son cœur. Elle vit Jack embrasser Céline, d'un baiser tendre et prometteur.

\*\*\*

Le colibri d'Elena était prêt. Son escadrille digne du Débarquement était en place pour la phase finale.



## Chapitre XI

Jack ouvrit la porte de l'appartement de Céline, Indy était en laisse. C'était la première sortie de la journée. Il flottait dans l'air comme un parfum d'ailleurs, la luminosité rendait les formes, les objets et le paysage plus rayonnants. Il s'était passé quelque chose. En regardant plus attentivement, il vit les fleurs d'un jaune éclatant, c'était des jonquilles qui signaient l'arrivée du printemps. Nous étions le 20 mars. Les oiseaux parisiens chantaient à tue-tête en écho pour l'annonce de cette nouvelle.

La renaissance du monde !

\*\*\*

Là-bas, au loin, là où les rayons du soleil frappaient la Terre verticalement,

où les ombres n'existaient pas, à mi-chemin des pôles, c'était aussi l'intersection de la surface de la Terre et le plan perpendiculaire de son axe de rotation, contenant son barycentre, l'endroit où douze heures de jour succédaient à douze heures de nuit. L'équilibre parfait. Il était là, le royaume du colibri d'Elena. Devant sa création en forêt équatoriale, le colibri d'Elena eut un sentiment, un instinct, une responsabilité. Il devait partager et envoyer un signe, celui de cette attraction de Cupidon. Alors il se mit à voler, en envoyant un cri, un son rapide, urgent. Il faisait appel à tous les colibris, pour qu'il le suive. Ses congénères répondirent à son appel urgent. Ils se mirent en formation de « moineaux », réalisant des figures incroyables dans le ciel équatorial. Puis d'un seul coup, le colibri d'Elena prit la tête de cette formation, de cette escadrille d'oiseaux-mouches. Ensemble, ils volèrent, loin, au-delà des terres et des mers jusqu'à



arriver dans cette ville, capitale de la France.

Ce qu'il vit ne lui plut pas. La noirceur des âmes et des structures. Il devait faire quelque chose.

Il devait faire renaître ce monde !

Alors il se mit à polliniser, rendre à cette belle planète ses couleurs, et son bien-être. Son escadrille l'imita. Ils pollinisèrent fortement ; à leur passage, ils fécondaient les plantes ; les fleurs de couleurs chatoyantes, flamboyantes revenaient à la vie. Le colibri d'Elena voyait des êtres humains soudainement sourire, rire, avoir du plaisir, du bonheur. Cela était bon pour lui. L'asphalte se transformait sous leurs becs en un ruban de feuilles de palmiers. Les armes avaient succombé en longues tiges de coquelicots, la grisaille avait fait place à des couleurs chaudes. Les yeux émerveillés de ce minuscule oiseau activaient ces hormones du bonheur.

Il fallait qu'il poursuive sa tâche, allant de plus en plus vite, son excitation était à son comble. Les transformations se faisaient à chaque battement de son cœur.

Les masques volaient, les visages souriaient, l'on s'embrassait. La tolérance, la compassion, le bien-être ensemble et solidaire transformaient les peuples. Le « Pas Beau », c'est-à-dire le COVID 19 comme l'avait surnommé Brigitte, disparut de la Terre.

Emmanuelle ne touchait plus terre. Ces talons ne frappaient plus le sol du couloir de l'hôpital. Arthur lui avait fait l'amour. Comme c'était divin. Doux, sucré comme le miel arabe, ces hormones du bonheur inondaient son corps et son cerveau. Elle ne voyait plus la vie de la même façon. Entrant dans le bureau de Brigitte, elle lança :

— Bonjour, Brigitte, comme cette journée est merveilleuse !

Brigitte la regarda passer devant elle.

— Oui, c'est une très belle journée.

La professeure se mit devant son écran d'ordinateur. Elle tapa son code puis leva sa tête, et elle vit.

Elle vit un tout petit oiseau de couleur, presque invisible. Il se tenait droit dans un vol inaudible et fixe. Son bec presque plus long que son corps dessinait des couleurs de fleurs qu'elle ne connaissait pas. Elle vit ces plantes s'ouvrir à la vie et à l'amour.

Elle le regarda, fascinée. Ce petit animal intelligent, voire surdoué, lui parlait. Son écran d'ordinateur noir se parait des plus belles couleurs de l'arc-en-ciel. Devant tant de beauté, elle comprit.

Elle comprit le message de ce génie stationnaire. Que les êtres vivants devaient profiter de la douceur de vie, alléger leurs esprits, chasser leur négativité, afin d'exprimer l'amour,

l'amour dans leur vie quotidienne. De profiter de ces moments doux et généreux.

Elle regarda cette petite chose lui donnant une leçon de vie. Elle, la grande cheftaine, la diva des conférences devait en faire une très belle chose. Elle l'appela tout en frappant délicatement les touches noires de son clavier, devenue pétales de fleurs équatoriales. Les paroles d'une chanson lui vinrent à l'esprit.

♪ « *Qu'est-ce qui bouge le cul des Andalouses*

*C'est l'amour*

*Qu'est-ce qu'on trouve en cherchant sous ta blouse*

*C'est l'amour... Mour... Mour... »* ♪

Elle transmet ce mot « amour » dans un diaporama en offrant au colibri d'Elena son origine :

« *Le Syndrome du Colibri* »

*Par*

*Professeure Emmanuelle SIREX*

### **Du même Auteur**

*Tueur de Secrets* (2012)

*Où vas-tu Tiffany ?* (2013)

*Siège 7A* (2013)

*Mojitos Mortels* (2017)

*Sapientia & Prudentia* (2018)

*L'Oratio* (2019)

## REMERCIEMENTS

À mes Amis.

Merci pour votre fidélité et votre affection :

Jean-Luc Sitruk, un fidèle.

Jean-Pierre Astier, un camarade de route sans faille.

Eliane, artiste peintre amateur et Alan Le fur, nos amis de plage.

Véronique Rebours-Mory, une amie surprenante

Bernard Chevalier, juge qualifié formateur de la Société Centrale Canine pour les concours Ring. Vice-président du Club Canin Forézien, chargé des disciplines CUN-CBG, responsable Ring, ainsi qu'à Jean-Louis Weber et sa compagne Marie-Claude sans oublier Indy, leur chienne west highland.

Merci à Olivier Herphelin, directeur de l'hôtel Plein Sud à Hyères ainsi qu'à son épouse Bilitys

pour l'agrément de notre séjour. Des amis !

À Colette Richard, présidente des C.I.L de Hyères et son mari Michel, nos amis hyérois indéfectibles. Merci de vos encouragements !

À Karla Wenzel & Emmanuelle Siriex, mes médecins incontournables que j'embrasse.

À mes enfants Nicolas et Tiffany et leurs compagnons Pierre-Luc Bellu & Grégory Bonillo que j'embrasse tendrement.

À ma moitié Christine qui partage ma vie depuis fort longtemps.

Je vous aime !